Les Argonautes de la linguistique, de Michel Bréal à Gustave Guillaume

The Argonauts of Linguistics, from Michel Bréal to Gustave Guillaume

Dairine O'Kelly

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/1971>

DOI : 10.4000/ml.1971

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 53-96

Référence électronique

Dairine O'Kelly, « Les Argonautes de la linguistique, de Michel Bréal à Gustave Guillaume », *Modèles linguistiques* [En ligne], 74 | 2016, document 3, mis en ligne le 02 août 2017, consulté le 01 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/ml/1971> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.1971>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

© Modèles Linguistiques

Les Argonautes de la linguistique, de Michel Bréal à Gustave Guillaume

The Argonauts of Linguistics, from Michel Bréal to Gustave Guillaume

Dairine O'Kelly

La mathématique la plus abstraite fournit à l'homme des moyens de mieux concevoir. La plus haute linguistique ne peut que lui révéler des moyens de concevoir dont il dispose déjà et dont il ne se servira pas mieux les connaissant que les ignorants. Ainsi la linguistique [...], est une science qui n'apporte à l'homme aucune force nouvelle. Elle lui permet seulement de mieux comprendre l'état et la nature de la puissance intellectuelle qu'il possède à une date donnée, sans que cette puissance soit, de ce chef, accrue le moins du monde. Au résumé, être linguiste ne sert à rien¹.

1. Les Argonautes de la linguistique²

À la veille de la Grande Guerre, en l'espace de quatre ans, la philologie perd trois de ses plus remarquables visionnaires : le 30 avril 1912, « celui qui a appris la phonétique à l'Europe³ », Henry Sweet, connu surtout pour ses manuels et ses éditions de textes du vieil anglais et du vieil islandais, meurt à Londres, foudroyé par une anémie pernicieuse à l'âge de 65 ans. Peu de temps après – le 22 février 1913 – le « fondateur de la linguistique moderne », Ferdinand de Saussure, disparaît prématurément à Vufflens-le-Château en Suisse. Le 25 novembre 1915, le doyen, Michel Bréal, inventeur du mot *sémantique*⁴, achève la série noire.

- 1 Comme tous les linguistes du dix-neuvième siècle, les trois savants devaient les bases de leur formation à la philologie allemande⁵. Bréal, l'aîné (né en 1832) était, non seulement élève de Bopp, mais le traducteur de sa *Grammaire comparée des langues indo-européennes* (1866-1874). En tant que titulaire de la chaire de grammaire comparée à l'École pratique des hautes études (1866-1881) et professeur au Collège de France pendant quarante ans (1866 à 1905), son influence sur la pensée linguistique de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ne peut pas être surestimée ; parmi ses auditeurs, on compte le latiniste Louis Havet, Antoine Meillet et Roman Jakobson. Ferdinand de Saussure⁶, le cadet du trio (né en 1857) étudie la philologie à Leipzig et à Berlin, avant de se rendre en 1877 à Paris où il assiste, lui aussi, aux cours de Michel Bréal ainsi qu'aux cours de Louis Havet, maître de conférences à la Sorbonne depuis 1875. Sweet, quant à lui, avait complété ses études secondaires par une année de formation en philologie comparative à Heidelberg (1864-1865). De retour en Angleterre, engagé dans l'étude de son oncle avocat, il s'initie à la théorie et à la pratique d'Alexander Melville Bell⁷. Puis en 1869, il reprend ses études à plein temps en s'inscrivant au Balliol College, à Oxford. Malgré ses résultats inégaux (Sweet néglige les matières qui ne l'intéressent pas), une traduction annotée d'un texte de vieil anglais, publiée en 1872, ainsi que ses activités à la Philological Society, le posent dans le milieu de la philologie.
- 2 Aujourd'hui, Saussure est surtout honoré par les sociologues ; son nom a disparu de la plupart des bibliographies des linguistes contemporains⁸, et, le plus souvent, son enseignement se réduit dans les manuels et dans les cours, à une page consacrée à l'équation *signe = signifiant + signifié*, ainsi qu'au schéma de la communication. Si les historiens des Jeux Olympiques savent que le baron Pierre de Coubertin doit l'idée du marathon moderne à Michel Bréal, il est peu probable que les journalistes et les hommes politiques qui affectionnent tant le terme *sémantique*, s'interrogent sur son sens et sur son origine.
- 3 Le destin de Henry Sweet est quelque peu différent, bien qu'il ait été boudé par l'institution. Ses manuels, ses traductions et ses éditions de textes annotés restent incontournables pour les spécialistes de vieil anglais – de moins en moins nombreux, il est vrai –, mais, à la différence de Bréal et de Saussure, il a eu la chance de s'être réincarné sous les traits de *Pygmalion* et d'avoir été immortalisé par son ami, le dramaturge irlandais George Bernard Shaw, dans le personnage du professeur Henry Higgins. Sweet survit donc également comme personnage de fiction.
- 4 En parcourant les biographies de ces trois grands linguistes, et indépendamment de la date de leur décès, on note bien d'autres points communs. Sweet et Bréal, par exemple, ont partagé une véritable passion pour la didactique et l'apprentissage des langues anciennes et vivantes. Bréal a lutté vaillamment toute sa vie au sein de l'institution⁹. Quant à Sweet, l'importance qu'il accordait à la langue parlée spontanée et à la phonétique a fait de lui un pionnier de la pédagogie des langues vivantes¹⁰. Ce ne sont cependant pas leurs contributions à la didactique qui retiennent ici mon attention, mais les travaux qui ont directement trait à la problématique du volume en cours, à savoir l'établissement de *critères pour une description scientifique de la langue parlée*. Mon objectif est de montrer que, non seulement cette question a été abordée bien avant la fin du dix-neuvième siècle, mais que les modèles proposés sont d'une bien meilleure tenue que ceux que proposent bon nombre de chercheurs qui occupent aujourd'hui le devant de la scène.

1.1. L'annexion allemande de la philologie

- 5 Il a déjà été question de l'apport de la philologie allemande dans la formation des linguistes de la vieille Europe et du nouveau monde. L'Américain William Dwight Whitney (1827-1894) a été, comme Bréal, élève de Bopp, et l'enseignement de la philologie aux États-Unis, jusqu'à la Première Guerre mondiale, a été le domaine exclusif des germanistes. Rappelons que, une fois sa thèse en philologie germanique soutenue en 1909, Leonard Bloomfield, doyen du structuralisme américain, passe deux ans en Europe (1913-1914) – d'abord à Leipzig, où il suit les cours de Leskien et de Brugmann, puis à Göttingen, où Hermann Oldenberg enseigne le sanskrit védique. En Europe, surtout à partir de la guerre franco-prussienne de 1870, pour des patriotes français comme Michel Bréal, cette hégémonie allemande devenait inquiétante¹¹. En Angleterre, Sweet est loin d'être le seul à pester contre le nombre croissant de titulaires des universités allemandes qui, flanqués de leurs thésards, « annexent l'histoire de la langue anglaise », ne laissant aucune place aux jeunes chercheurs anglais¹². À propos d'annexion, Sweet pense, sans doute par analogie, à l'annexion du territoire d'Alsace-Lorraine par le nouvel Empire allemand (1871). C'est ainsi que se crée un climat politique et intellectuel qui favorise les bouleversements en tous genres, car l'adversité, on le sait depuis longtemps, est un redoutable catalyseur d'énergies¹³. Dans ce contexte, la monographie "Word, Logic and Grammar"¹⁴, que Sweet publie en 1876, peut s'interpréter comme un premier pavé dans la mare de l'hégémonie allemande, une déclaration d'indépendance intellectuelle¹⁵.

2. Mot, logique, grammaire

- 6 Dans ce premier manifeste de Sweet, on trouve les idées que Saussure devait développer une trentaine d'années plus tard, à savoir que l'étude *diachronique* des langues anciennes a fait oublier le véritable objet de la science du langage, c'est-à-dire l'étude *synchronique* des langues vivantes : la paléontologie est à la zoologie ce que la philologie est la description des langues vivantes¹⁶.
- 7 En se penchant, pour commencer, sur la langue en tant que *regroupement de sons*, et en définissant la phrase comme un *groupe de souffle*, Sweet adopte un point de vue sans doute plus extrême. À la différence de Saussure, pour qui le point de départ est le *mot*, ou *signe*, unité symbolique formée par l'association d'une image acoustique (*signifiant*) et d'une image mentale (*signifié*), Sweet part de l'objet sonore dans l'univers phénoménal (le contenu sonore du groupe de souffle), qu'il définit comme la *forme* ("form"), et qu'il oppose au *sens* ("meaning"). La coalescence de sons, bornée à chaque extrémité par une pause (un silence), se transforme en unité de communication, grâce au *sens* qui la sous-tend ("*language is essentially based on the dualism of form and meaning*")¹⁷. On verra par la suite, que, par rapport à la théorie guillaumienne, 'form' correspond à *sémiologie* et 'meaning' à *psychisme* (le mot *psychologie*, adopté par Guillaume dans un premier temps, a été abandonné par la suite, pour des motifs qui semblent aujourd'hui évidents).
- 8 Si on se laisse guider par le titre de la monographie ("Word, Logic and Grammar"), et si l'on se place dans la perspective de la grammaire traditionnelle, par 'word', il faut comprendre *vocabulaire* ; 'logic' renvoie plus au moins à ce que la grammaire française

scolaire appelle *analyse logique* (en anglais 'analysing'); par 'grammar', il faut comprendre *analyse grammaticale* (en anglais 'parsing', à savoir classement des mots en parties du discours). Autrement dit, le sujet écoutant ('hearer'), fait *sens* des séquences sonores, grâce à la fois à ses capacités *cognitives* (logique naturelle) et à ses capacités *linguistiques* (grammaire). Observons que l'année suivante (1877), la monographie, à peine remaniée, est publiée dans le bulletin de l'Anthropological Society, sous le titre "Language and Thought"¹⁸.

- 9 Par ailleurs, dans sa monographie de 1876, Sweet ne parle jamais, ni de l'aspect *communicatif* du langage, ni du *sujet parlant*, et encore moins de sa *volonté* (Bréal, 1997). Il ne semble pas non plus préoccupé, ni par *la chose* dans l'univers phénoménal (cf. J. S. Mill, 1843), ni par *l'image de la chose* dans l'univers des idées (Hobbes, 1651). Mais, on aurait tort de déduire pour autant qu'il aurait nié ces facettes du langage. Peut-être aurait-il estimé que l'aspect communicatif concernait la sociologie et que le rôle du sujet parlant relevait du domaine de la psychologie ?
- 10 Pour Sweet en effet, décrire une langue consiste, dans un premier temps, à répertorier la liste des phonèmes (*significant sound distinctions*)¹⁹. La langue se conçoit alors comme un système de sons-signifiants. Le lieu d'observation des faits est *la langue parlée spontanée*, notée – en l'absence de la possibilité d'enregistrer les séquences sonores²⁰ – par un système graphique adapté, que Sweet appelle "Broad Romic". La notation tente de reproduire le plus fidèlement possible de courts échanges oraux. L'opposition *micro-* et *macro-* *grammaire* est, par conséquent, nulle et non avenue : le lieu d'observation des faits est la langue actualisée en Discours, ce que Gustave Guillaume appelle la « parole en effet ».

2.1. Ôtez toute chose que j'y voie

- 11 Il serait intéressant de savoir quel usage ont fait les néogrammairiens de Leipzig de la monographie de Sweet, car elle précède de quelques années le début de leur mouvement de « renouveau »²¹. On déchiffre les sons du flot verbal grâce à la phonétique ("the first requisite is a knowledge of phonetics, or the form of language" (WLG, 3) ; il faut donc oublier la langue écrite et ses conventions qui mettrait l'analyste en porte-à-faux par rapport aux faits à observer. Dans ce premier jet (1877), qui précède d'un an *A Handbook of Phonetics*, et de quelques années le grand mouvement européen de la réforme, la notation des exemples représente, hormis évidemment les travaux d'Ellis et Pitman (1845), une des premières tentatives pour isoler les phonèmes de la langue anglaise. Le parler de référence de Sweet est ce qu'on appellera par la suite, "received pronunciation" (RP), ou "Oxford English", le passeport de la réussite dans la société britannique, comme Shaw, qui n'a jamais essayé de se défaire de son accent irlandais, l'a démontré si brillamment dans *Pygmalion* (1912)²².

¹ In the phonetic notation I have here used, the letters are employed as far as practicable in their original Roman values, arbitrary combinations being excluded as much as possible. Words and sentences written phonetically are enclosed in parentheses.

a	as in	father.	əə	as in	bird, burn.	dh	as in	then.
æ	„	hat.	i	„	bit.	zh	„	rouge.
æː	„	hair.	iy	„	beat.	q	„	sing.
ao	„	nought.	o	„	not.	c	„	church.
e	„	bet.	ou	„	note.	j	„	judge.
ei	„	bait.	u	„	full.	x	„	six.
o	„	but, father.	uw	„	fool.			

“Broad Romic” : extrait de “Word, Logic & Grammar” : 4

- 12 Le tableau ci-dessus montre que Sweet distingue 10 voyelles : l'*e* caduc (ə) et l'*o* ouvert (ɔ) sont représentés par des lettres à l'envers, l'*i* long (*beat*) se distingue de l'*i* court (*bit*) par l'ajout d'un *y* ; les 4 diphtongues témoignent de la prononciation de l'époque. Un seul signe pour le *th* anglais (dh) semble indiquer que l'opposition entre les consonnes sourdes et les sonores n'est pas encore bien établie. Les nouveaux signes sont empruntés à l'*alphabet phonotypique* et au *paléotype* d'Alexander John Ellis (1814-1890), à qui on doit l'idée des lettres à l'envers (⟨ ə ⟩, ⟨ ɔ ⟩), les petites majuscules (⟨ i ⟩), les italiques, et les nouvelles lettres, comme ⟨ ʃ ⟩ et ⟨ ʒ ⟩.
- 13 Il est clair qu'en 1875, deux ans avant l'invention du premier phonographe, les exemples doivent être fabriqués pour illustrer le propos. Comme on vient de le dire, la transcription des sons repose, d'une part, sur l'acuité de l'ouïe du scripteur et, d'autre part, sur sa mémoire ; Sweet n'a pas les moyens d'en faire autrement²³. S'agit-il alors de *langue parlée spontanée* ? Il est clair qu'il manque les bribes et les ratures qui font les délices des chercheurs actuels, mais on aurait tort, pour autant, de faire la fine bouche. Un premier point capital prouve qu'il s'agit de la langue parlée et non de la langue écrite : le refus de Sweet d'indiquer la séparation des mots à l'intérieur des phrases. D'une part, grâce à sa pratique des manuscrits anciens, il sait que la séparation des mots, la ponctuation et la mise en paragraphes sont des procédés qui sont apparus progressivement²⁴ et, d'autre part, comme on vient de le dire, il estime que l'unité de base n'est pas le *mot*, mais la *phrase*.

2.2. Phrase ou énoncé ?

- 14 Si Sweet ne croit pas utile de faire la distinction qu'on fait de nos jours entre *phrase* ('sentence') et *énoncé* ('utterance')²⁵, c'est que, d'une part, l'*énonciateur* en soi ne semble pas l'intéresser, et que, d'autre part, l'opposition entre la langue parlée et la langue écrite n'est pas à l'ordre du jour ; son domaine de recherche, comme on l'a dit plus haut, est la « parole effective ». Une autre raison, non moins importante, est l'allergie de Sweet aux nouveaux termes techniques :

Si on devait changer les noms des formes grammaticales chaque fois que leur sens change, nous aurions des noms différents pour chaque période de chaque langue. Il est beaucoup plus commode de prendre ces termes pour ce qu'ils sont vraiment, des *étiquettes purement conventionnelles* pour signaler des formes dont le sens est souvent flou et même parfois inexistant²⁶ (c'est moi qui souligne).

- 15 À cause de sa neutralité, phrase convient donc pour (i) les usages de la langue ordinaire (expression, locution, attestée depuis le XVII^e siècle), (ii) le vocabulaire de la grammaire scolaire (phrase simple/complexe)²⁷. On réservera le mot *énoncé* pour insister sur le résultat de l'acte de discours, indépendamment de ses composants (allant d'un *mot* à plusieurs *phrases*), prononcé par un énonciateur actif et volontaire, consistant en une séquence de sons signifiants de taille et de composition variable²⁸.

2.3. Du groupe de souffle au mot

- 16 La phrase phonétique (phonetic sentence) est donc un « groupe de souffle » (breath-group) doté d'un contour intonatif grâce auquel il devient potentiellement signifiant ; il repose sur la coalescence de sons articulés. Tel qu'il est conçu par Sweet, l'énoncé est un *événement sonore* faisant irruption dans la continuité du silence qui le borne à chaque extrémité²⁹. Il est composé d'un ou de plusieurs 'mots', dont le nombre peut se calculer, en anglais, par le nombre d'accents toniques ; le nombre de syllabes correspond au nombre de voyelles (phonèmes vocaliques). En revanche, il n'existe aucun moyen formel pour décrire objectivement les limites entre les mots ; la séparation entre les mots s'efface – pour employer le vocabulaire de Gustave Guillaume – dès que les mots de la *Langue* sont actualisés en *Discours*³⁰. Observons que Guillaume parle, comme Sweet, de *phrase* ('sentence') et non pas d'énoncé :

Une phrase [un énoncé], au sein de laquelle les mots ne se lieraient pas étroitement et resteraient séparés, comme ils le sont dans la Langue, n'aurait pas de signification propre et pas de signification du tout. C'est la liaison des mots au sein de la phrase qui fait le sens de celle-ci. Il existe donc un moment, qui a la brièveté de l'instant, où, dans la phrase, et *pour que la phrase prenne sens*, les mots doivent ne plus se distinguer. Pendant ce court instant, la soudure des mots est parfaite : il n'y a plus de mots séparés ; il y a la phrase qui les réunit et les soude de la manière la plus étroite. À cet instant d'étroite soudure, de symphyse parfaite des mots dans le discours, on voit l'unité d'effet qu'est la phrase dissoudre en elle, par étroite liaison, l'unité de puissance appartenant au mot. Car, et l'on retrouve ici, une fois encore, ce qu'il y a de contraire entre Langue et Discours, l'unité d'effet de la phrase ne peut s'établir qu'au préjudice de l'unité de puissance des mots. Il y a ainsi, dans la durée de la phrase, un instant *optimum*, où l'unité d'effet qu'elle constitue dissout en elle, par intégration réussie, l'unité de puissance des mots, laquelle, pour ce court instant, cesse et doit cesser – la phrase ne prenant sens qu'à ce prix – d'être sensible au sujet parlant et écoutant (*Leçon de linguistiques* du 17 avril, 1946-1947, série C).

- 17 En guise d'illustration, voici les premiers exemples de transcription proposés par Sweet (WLG, 4) :

[1]a (kəmtəmorou)
[1]b (henrikeimhoumyestəde)

- 18 Les parenthèses indiquent les bornes de l'énoncé, les italiques signalent les syllabes accentuées ; en [1]a, on repère ainsi deux mots, et en comptant le nombre de voyelles³¹, quatre syllabes et en [1]b quatre mots et sept syllabes. Il reste le problème du regroupement des syllabes en mots autour des syllabes accentuées. Comment sait-on que la séparation des mots en [1] a se fait entre 'kəm' et 'tə', et non entre 'tə' et 'morou'³² ? Sweet explique que c'est grâce au *sens* qu'on arrive à isoler les mots dans les phrases, ajoutant que « la séparation des sons en mots est un problème complexe, faisant intervenir des critères *phonétiques*, *logiques* et *grammaticaux* » ("Word division is

really a very complex problem involving many considerations, phonetic, logical and grammatical” : 5). Le sujet écoutant tire donc le sens de l'« événement sonore » grâce à ses compétences cognitives, pragmatiques et linguistiques ; ces *compétences* seront examinées ultérieurement.

3. Le dilemme du linguiste

- 19 Dans *A New English Grammar*, qui paraît en 1891, Sweet présente, d'une manière quelque peu synthétique, une seconde version de ce que Guillaume appellera plus tard la *mécanique intuitionnelle*³³. Il s'agit ici de la psycho-mécanique primitive qui expliquerait comment, à la différence des autres espèces, l'homme a réussi *in fine* à créer l'outil de communication qu'est le langage humain. C'est par définition, une opération périlleuse, dont la première difficulté réside dans le fait que la description des mécanismes se situe *en aval* : on décrit comment s'y prend l'individu, qui connaît déjà la langue en question, pour déchiffrer la conglutination sonore qu'enregistre le cerveau lors de l'acte de langage.
- 20 À la différence des chercheurs dans les autres disciplines, le linguiste, à la fois juge et partie, ne peut pas mettre en veilleuse sa propre compétence linguistique – il a déjà en tête les résultats de sa recherche, avant même de commencer. Les structuralistes ont essayé de régler cette aporie scientifique en remplaçant le sens par les réflexes conditionnés et en adoptant une approche volontairement mécaniste (voir Bloomfield, 1933). Autrement dit, ils ont embarqué tous les protocoles de Sweet « clé en main », en déléstant l'essentiel, le sens. Est-ce l'appropriation par des structuralistes anti-mentalistes des méthodes innovatrices de Sweet – je pense surtout à Bloomfield (1933) et à Hockett (1958) aux États-Unis, ainsi qu'à Barbara Strang (1962) et à Christopher et Sandved (1974) – qui me donne l'impression que l'explication de Sweet comporte un chaînon manquant, à savoir la manière dont le sujet entendant fait sens de la coalescence des sons ?
- 21 Et pourtant, Sweet insiste sur la dualité indissociable de la *forme* et du *sens*, dénonçant à chaque occasion la doctrine mécaniste qui prétend que la meilleure façon d'arriver à la définition de tout phénomène est par l'énumération exhaustive de ses traits³⁴. Dans une communication prononcée lors de la réunion annuelle de la Philological Society (mai 1878, « L'avenir de la philologie »), Sweet met en garde la communauté linguistique :
- Il y a une forme de charlatanerie sur laquelle j'attire votre attention. Particulièrement insidieuse et dangereuse, elle se dissimule derrière l'alibi de la nécessité d'un travail consciencieux et minutieux. Cette approche, que je définirais comme *mécaniste*, prétend que la langue n'est pas gouvernée par des lois générales, mais n'est composée que d'un amas de détails disparates³⁵ (c'est moi qui souligne).

3.1. Fait phonique vs. fait psychique

- 22 En essayant de mettre le doigt sur le chaînon manquant dont je sens l'existence dans l'explication de Sweet, j'arrive à la conclusion que, pour un lecteur habitué à la linguistique française, il manque (i) une distinction entre la *Langue* et le *Discours* et (ii) une théorie de la personne, les deux paramètres étant clairement énoncés et intégrés dans le modèle. Pour l'instant, on comprend – en suivant le raisonnement de Sweet –, que c'est sous l'*impulsion de la logique naturelle* que se dégagent les « Gestalt » (configurations sonores) dans lesquelles les éléments se regroupent par association ;

dans un second temps, grâce au savoir grammatical du sujet entendant, ces configurations se répartissent en parties du discours. Soixante-dix ans plus tard, Guillaume, qui part de l'opposition Langue (système de représentation permanent) / Discours (système d'expression momentané), propose une autre formulation : « la séparation des mots, dit-il, n'est pas un *fait phonique*, c'est un *fait psychique* » (*ibid.*, c'est moi qui souligne).

Au terme de la montée des mots en phrase, les mots fusionnent, leur séparation se dissipe ; mais dès que la phrase a opéré, les mots, unités de puissance, recouvrent leur individuation permanente, qui n'a pas été détruite, mais seulement, pour un très court instant, suspendue sous une individuation intégrante et prévalente, mais sans durée, éphémère, celle de l'unité de sens de la phrase (*ibid.*).

- 23 C'est par ce « psychomécanisme » que la suite de sons (*kəmtəmorou*) prend corps dans la pensée sous forme de mots, que l'écriture notera comme « Come tomorrow » (*Venez demain*). De la même façon, la séquence (*henrikeimhoumyestəde*) fait surgir quatre idées : l'idée d'une personne, d'un événement, d'un lieu et d'un temps ; en anglais l'écriture sépare ces quatre idées par des blancs : « Henry came home yesterday » ([*Henri*] [*est rentré*] [*à la maison*] [*hier*]). Comme le rappelle Guillaume : « La notation dans l'écriture de la séparation des mots appartient à l'*idéographie* : car ce que note alors directement l'écriture, c'est un *fait de pensée* » (*ibid.*). Seulement, comme le faisait remarquer James Harris dès le milieu du XVII^e siècle (*Hermès*, 1751), les Anglais ont tendance à confondre le *réel* et le *visible* ; ils préfèrent l'empirisme de l'Académie et l'utilitarisme de Jeremy Bentham aux idéologues fumeux de l'autre côté de la Manche. Les *faits de pensée* que sont les parties du discours (mots) ont donc quelque chose d'inconvenant, et malgré leur *réalité psychique et matérielle*, elles sont chassées progressivement du vocabulaire des grammairiens, qui leur préfèrent le mot anodin de « mark » (marque), lequel n'engage à rien, aux appellations traditionnelles : *nom*, *verbe*, *adjectif* et le plus méprisé de tous, l'*adverbe*. À ce propos, le commentaire de J.R. Firth (1937), le plus « sweetien » de la nouvelle génération, illustre de manière cocasse l'attitude contradictoire qu'engendrait son mentalisme mal assumé :

À proprement parler, la méthode grammaticale, qui consiste à résoudre une phrase en parties (du discours), n'est qu'un procédé fantasque ; mais il s'agit du vrai puits de toutes les sciences, puisqu'elle a conduit à l'invention de l'écriture³⁶.

- 24 Dès lors, il apparaît que la langue écrite, même si elle est dénigrée par Sweet comme source de confusion et lieu de sclérose, a son utilité car, à la différence de la langue orale, elle transcrit, non les unités *phoniques* que sont les énoncés, mais les unités *psychiques* que sont les mots. La transcription de (*henrikeimhoumyestəde*) en « Henry came home yesterday » ne fait qu'intercepter le processus à un moment plus précoce (l'instant qui précède immédiatement celui où les unités psychiques transitent du système de représentation au système d'expression) et plus tardif (l'instant qui succède immédiatement à celui où le sujet entendant transforme l'événement phonique en événement psychique). À la différence de la transcription phonétique, n'en déplaise à Firth, l'orthographe traditionnelle dote chaque mot d'une partie du discours (*grammaire*) et, grâce à sa position, d'une fonction dans la phrase (*logique*). Elle est donc le reflet du parcours par lequel le sujet entendant fait sens de l'événement sonore. Mais, encore une fois, ce raisonnement se fonde sur l'opposition entre la permanence de la *Langue*, système de représentation, et la momentanéité du *Discours*.

4. La volonté humaine

- 25 Pour revenir à la question de savoir comment procède le sujet entendant pour savoir si (tB) dans (kəmtəmorou) fait partie de (kəm) ou de (morou), il est clair que si l'on répond qu'il suffit de connaître la langue, on a mal compris la question. En effet, il est non moins clair que ce qui est mis en cause ici, ce sont les mécanismes de l'acquisition du langage, qui concernent à la fois le jeune enfant et la communauté linguistique. Il semble tout de même extraordinaire qu'on puisse envisager ce phénomène, qui est essentiellement humain, sans installer l'homme à sa juste place au centre de l'entreprise. Cet oubli du sujet parlant et de sa subjectivité, a été, d'après Michel Bréal, le piège dans lequel sont tombés, non seulement les philologues du dix-neuvième siècle, mais la nouvelle génération des réformateurs de tendance positiviste. *L'Essai de sémantique, science des significations*, que Bréal publie en 1897, est le fruit d'une trentaine d'années de réflexion sur le langage. Le progrès a consisté pour lui « à écarter toutes les causes secondaires et à (s)'adresser directement à la seule vraie cause, qui est la « volonté humaine » :

Le but, en matière de langage, c'est d'être compris. L'enfant, pendant des mois, exerce sa langue à proférer des voyelles, à articuler des consonnes : combien d'avortements, avant de parvenir à prononcer clairement une syllabe ! Les innovations grammaticales sont de la même sorte, avec cette différence que tout un peuple y collabore. Que de constructions maladroites, incorrectes, obscures, avant de trouver celle qui sera l'expression non pas adéquate (il n'en est point), mais du moins suffisante de la pensée ! En ce long travail, il n'y a rien qui ne vienne de la volonté (1897, « L'idée de ce travail » : VII).

- 26 Le parcours rapide de *L'Essai de sémantique* de Bréal et des chapitres consacrés à l'histoire de la langue dans *A New English Grammar* de Sweet, révèle une ressemblance étonnante, non seulement en termes de thèmes abordés, mais aussi de traitement, même si la lecture de Bréal est rendue plus ardue par les nombreux exemples tirés des langues anciennes. Comme on l'a déjà observé, si Sweet, phonologue, laisse l'homme hors du coup, en revanche Bréal ne s'intéresse guère à la phonologie. Sans se contredire, les deux points de vue se complètent. À vrai dire, dans la mesure où les deux savants ont bâti leur œuvre sur la pierre angulaire des méthodes de la philologie allemande, c'est le contraire qui eût été étonnant. Chacun – ce qui est normal pour la deuxième génération – réussit à faire un pas de plus et à tirer son épingle du jeu : Bréal, avec sa culture humaniste, en réintégrant la volonté humaine comme cause première de l'origine des langues et Sweet, féru de phonétique, en développant l'aspect sémiotique.

4.1. Chercher l'homme

- 27 On peut comprendre aisément comment les deux méthodes de la philologie – comparative et historique – ont nourri l'imaginaire par rapport à la manière dont l'homme primitif se serait constitué un système de signes articulés pour survivre et communiquer. Si, hormis le passage cité ci-dessus, Bréal évite d'en parler, c'est sans doute parce qu'en France, le sujet est devenu tabou³⁷. Il est clair que, chez l'un comme chez l'autre, la manière dont ils imaginent ce que Bréal appelle « le long travail » est une extrapolation de ce qu'ils ont glané au cours des longues années occupées à la reconstruction hypothétique des langues anciennes, à la recherche de la « langue mère »

et à suivre ce que Sweet appelle le cycle ininterrompu de dégénérescence et de renaissance qui caractériserait l'histoire des langues.

- 28 Dans sa grammaire de 1891, Sweet consacre une quarantaine de pages à l'histoire de la langue (176-211) ; il y est longuement question de l'origine du langage (§ 544-599). C'est le seul moment où le sujet parlant fait une brève apparition, sous les traits d'un lointain ancêtre prototypique, une sorte de progéniture de la langue mère – en abusant de la métaphore des philologues. À l'instar de Bréal, Sweet voit la genèse du langage humain centrée autour de la *volonté à communiquer* de ce premier homme. Mais, à la différence de Bréal, une fois sa démonstration terminée, il abandonne son Adam et son Ève dans la forêt vierge. Sa description des mécanismes grâce auxquels le langage se développe invite à une double lecture. Un peu comme dans la présentation de Bréal, on imagine la manière dont une communauté met en place, progressivement, à partir d'un système de sons articulés, un outil de communication. Ce cheminement diachronique permet par analogie de comprendre comment le sujet parlant fait sens de la coalescence sonore qui résulte de l'acte de langage et, corollairement, il fournit un modèle de la manière dont l'enfant acquiert une langue pré-construite. À l'époque, il s'agissait de la seule façon de décrire ce qui se passe en amont de l'acte de langage. Ce qui est remarquable, c'est que les expériences de terrain menées actuellement par les chercheurs en psychologie expérimentale cognitive sur les primates correspondent de très près au raisonnement hypothético-déductif de Sweet (voir les travaux dirigés, entre autres, par l'équipe de Klaus Zuberbühler)³⁸.

5. Le plan symbolique et le plan déictique

- 29 La genèse du langage part de la capacité propre à l'homme d'articuler des sons-signifiants, grâce à sa maîtrise de son appareil phonatoire. Il faut mettre de côté les sons qui sont des réactions nerveuses involontaires et, à l'instar de Bréal, considérer uniquement ceux qui impliquent d'une manière ou d'une autre la *volonté humaine*³⁹, dans toutes ses manifestations individuelles et collectives, en gardant toujours à l'esprit ce que Damourette et Pichon appellent le *nynergocentrisme naturel* du langage⁴⁰. Bréal écrit en effet :

L'homme qui parle est si loin de considérer le monde en observateur désintéressé, qu'on peut trouver, au contraire, que la part qu'il s'est faite à lui-même est disproportionnée. Sur trois personnes du verbe, il y en a une qu'il se réserve absolument (celle qu'on est convenu d'appeler la *première*). De cette façon déjà, il oppose son individualité au reste de l'univers. Quant à la seconde personne, elle ne nous éloigne pas beaucoup de nous-même, puisque la seconde personne n'a d'autres raisons d'être que de se trouver interpellée par la première. On peut donc dire que la troisième personne seule représente la portion objective du langage (Bréal, 1897 : 242).

- 30 Il se dégage ainsi deux plans distincts. Le premier comprend les acteurs de l'acte de langage, à savoir la personne parlante et son partenaire : le second contient ce que Bréal appelle les mots qui « servent à exposer les faits eux-mêmes » (237), en d'autres termes, *ce dont il est parlé*. Cette répartition a été formalisée en « organon » par le linguiste-psychologue Karl Bühler⁴¹ autour de trois pôles, dont les deux premiers concernent le *dire*, le troisième, le *dit* : (i) le premier, appelé *Kundgabe* (*auto-expression*) réservé à l'expression d'une émotion, (ii) le second, mettant directement en cause la personne écoutante, appelé *Auslösung* (*appel de réponse*) (iii) le troisième consacré au

Darstellung (*description* ou *représentation*). Cette parenthèse est à la fois utile et nécessaire, car les grammairiens ont tendance à partir du principe que le troisième cas de figure, ou *Darstellung*, lieu des assertions objectives, est le seul vraiment légitime et que les deux autres doivent être, soit écartés des analyses, soit traités à part. Autrement dit, il y aurait deux syntaxes séparées : une pour la langue écrite et une autre pour la langue parlée. C'est l'erreur commise par la grammaire traditionnelle (voir Bréal, à ce propos) et qui est paradoxalement parachevée par certains praticiens de la macro-syntaxe.

- 31 Pour éviter d'inutiles contorsions, partons du principe que (i) l'acte de discours est matérialisé par des signes linguistiques qui reposent sur un système de signes désignant les objets du monde, (ii) qu'il ne peut pas être dissocié d'un contexte situationnel (un *quelque part*), d'une personne parlante (*je*), d'une personne à qui il est parlé (*tu*) et d'une volonté de communication, (iii) que la personne à qui il est parlé n'est pas forcément présente dans la situation, elle peut être, soit le dédoublement de la personne parlante, soit une personne imaginaire⁴². Pour Bühler, la fonction transcendante, *Darstellung*, appartient au champ *symbolique*, autrement dit aux signes linguistiques composés par l'association d'un signifiant et d'un signifié (dans le sens saussurien) ; en tant qu'*objets du discours*, ils intègrent la troisième personne ; les deux autres fonctions représentées par « je » et par « tu » (dans la version de 1934, *Kundgabe* est remplacé par *Ausdruck* et *Auslosung* par *Appell*) appartiennent au champ *monstratif* ou *déictique*. En figure :

L'organe de Karl Bühler⁴³

- 32 La meilleure manière d'éviter le piège de la réification est de comparer ces trois modes à une palette de trois couleurs primaires et d'envisager les phrases comme les esquisses du sujet parlant-artisan exécutées à partir de la palette. Dans le système de Bréal, le plan symbolique sert à *exposer les faits*, autrement dit, il s'agit du plan de l'*énoncé* ; le plan déictique correspond au niveau subjectif ou, si l'on veut, au plan de l'*énonciation*. L'égyptologue Alan Gardiner, qui cite Bühler dans son article de 1922 (voir ici-même, chapitre 5) retient non pas trois, mais quatre variables :

Les quatre éléments toujours présents dans un énoncé normal, c'est-à-dire, dans la parole fonctionnant normalement, abstraction faite du milieu social, sont (i) le sujet parlant (*locuteur*), (ii) le sujet écoutant (*allocutaire*), (iii) la chose dont il est parlé, (iv) les symboles verbaux, ou mots⁴⁴.

- 33 Le model de Gardiner se distingue des autres, non seulement par l'importance accordée à la personne écoutante⁴⁵, mais par l'inclusion de ce qu'il appelle en 1922 'the thing spoken of' (*la chose dont il est parlé*), reformulé dans son ouvrage de 1934 en 'the thing meant' (*la chose signifiée*). Il ne s'agit en aucun cas du *signifié* saussurien, mais de la signification sociale de l'acte de parole considéré du point de vue du sens d'intention du sujet parlant (ce qu'il veut obtenir) et de sa relation avec son interlocuteur, dans un contexte situationnel particulier, en d'autres termes, son sens référentiel large dans l'univers phénoménal, ou, si l'on veut, du vecteur porté par la volonté des participants dans l'acte de discours (en fait, il s'agit de *polysystème*, ou *théorie contextuelle du langage* de Firth, (voir ici-même l'article d'Angela Senis, chapitre 6). Les symboles verbaux, ou mots (iv) correspondent au *Darstellung* de Bühler et à la *prédication* de Sweet. Ce modèle est complété par une énumération des modalités phrastiques que Gardiner réduit à quatre rubriques⁴⁶ :

- i. les assertions affirmatives et négatives : *Jean est revenu à la maison hier / Jean n'est pas revenu à la maison hier.*
- ii. les questions : *Jean est revenu à la maison hier ? / Jean est-il revenu à la maison hier ?*
- iii. les impératifs et autres formes exhortatives : *Venez !*
- iv. les exclamations : *Hélas !*

- 34 Par rapport à l'organon de Bühler, il est clair que l'assertion (i) est la modalité par excellence du *Darstellung* et du mode indicatif. La seconde, (ii) l'*Appell* regroupe toutes les modalités interpellatives : l'interrogation et les modes allocutifs, à savoir l'injonctif (jussif ou exhortatif), que les langues contemporaines regroupent sous la sémiologie de ce que Guillaume appelle « notre banal impératif ». L'interrogatif est un mode hybride dans la mesure où il présuppose une assertion, et appelle une réponse : *affirmation, négation* ou *information*. Dans les échanges de la langue orale, la prépondérance de l'intonation est proportionnelle à l'implication du sujet écoutant.

- 35 Afin de fixer les idées, reprenons l'exemple du mot isolé (əp) transformé en phrase par une intonation interrogative : soit une situation où deux habitants d'un immeuble de 6 étages se retrouvent devant l'ascenseur du 3^e étage; celui qui entre en premier approche sa main du tableau de bord, regarde son interlocuteur de manière expectative et prononce le mot 'up'. Si le premier sait que son interlocuteur habite au 5^e, il pourrait aussi bien dire « Fifth ? » ; s'il ne sait pas, il pourrait dire "Are you going up or down ? » ; pour un Français ce serait, sans doute le choix entre *Vous montez ?* Ou *Cinquième ?* ou *Quel étage ?*

- 36 Cet exemple banal⁴⁷ permet de comprendre ce que Sweet entend par *sens*, car il est clair que, bien que la forme de la matière sonore soit à chaque fois différente ('up' est un adverbe, 'fifth' un adjectif numéral et 'Are you going up or down ?' une assertion interrogative), du point de vue du sens ou de la *chose signifiée*, les trois énoncés sont équivalents. Guillaume explique ce constat à première vue troublant – troublant par la possibilité d'inscrire sous une même *sémiologie* (*forme*, chez Sweet) des *psychismes* (*pensée* chez Sweet) différents, en donnant comme exemple le verbe *dire*, qui peut aussi bien inscrire le psychisme d'*injonction* que celui de *déclaration* :

Ce qu'on appelle, ce que Michel Bréal a appelé dans son *Essai de sémantique* la polysémie des mots n'est pas autre chose qu'un effet de la possibilité sous une même sémiologie d'inscrire des psychismes différents (Guillaume, *Leçon* du 4 mars 1948, série A, 289).

5.1. Action et volonté

- 37 On note également la part de sens qui revient à l'*expressivité* : le ton de la voix, l'aspect de la physionomie, l'attitude du corps. Cette prépondérance de l'expressivité est encore plus marquée lorsqu'il s'agit du mode impératif, que les historiens de la langue, comme Vendryès et Meillet, désignent comme la forme première du verbe. Pour Bréal, c'est le mode où « l'élément subjectif se montre le plus fortement » :

Ce qui caractérise l'impératif, c'est d'unir à l'idée de l'action l'idée de la volonté de celui qui parle. Il est vrai qu'on chercherait vainement, à la plupart des formes de l'impératif, les syllabes qui expriment spécialement cette volonté. C'est le ton de la voix, c'est l'aspect de la physionomie, c'est l'attitude du corps qui sont chargés de l'exprimer. On ne peut faire abstraction de ces éléments qui, pour n'être pas notés par l'écriture, n'en sont pas moins partie essentielle du langage (Bréal, 241).

- 38 Il apparaît que la principale différence entre les points de vue de Bréal et de Guillaume d'un côté, et de Sweet de l'autre, concerne l'angle de vision. Sweet se penche sur les schémas accentuels et les courbes intonatives des groupes de souffle, alors que Bréal, en parlant de subjectivité, et Guillaume d'expressivité, s'intéressent aux moyens que le sujet parlant met en œuvre pour arriver à ses fins. Mais leurs points de vue se rejoignent :

C'est ainsi que là où l'expressivité n'intervient pas, la phrase ne saurait exister que par inclusion de verbe. Mais que le mouvement expressif intervienne et, du même coup, n'importe quel groupe de mots, ou même un mot tout seul, pourra constituer une phrase : *Aux armes ! La paix ! Silence ! Tableau !* Dans les courts exemples précités, y compris celui de l'interjection – le mouvement expressif est au maximum dans l'interjection, et une interjection est à elle seule une phrase – le mouvement expressif a substitué le verbe (Guillaume, *Leçon* du 14 janvier, série C, 1949).

5.2. Expression vs. expressivité

- 39 L'originalité de Guillaume consiste à faire intervenir une « loi » fondée sur un principe proportionnel, avec à une extrémité, pour reprendre la métaphore des couleurs primaires, une assertion, théoriquement dépourvue de coloration expressive, par exemple, *Paris est la capitale de la France* et de l'autre, une expressivité non diluée, soit une interjection de plainte, comme par exemple *Hélas !* qui se borne à l'expression de la douleur ou du regret ; au fur et à mesure que la dose de l'expressivité augmente, la part de l'expression diminue ; ainsi la somme des deux est un entier invariable ; ce qui donne l'équation : $\text{expression grammaticale} + \text{expressivité} = 1$:

Il découle de là que si l'expression grammaticale tend vers l'entier, l'expressivité tend vers zéro, qu'au contraire, si l'expressivité grandit et tend vers l'entier, l'expression grammaticale tend vers zéro. Cette dernière situation relative, extrême, de l'expression grammaticale et de l'expressivité est rendue par l'interjection, laquelle représente une expressivité si grande qu'il ne reste plus de place pour l'expression grammaticale (*Leçon* du 6 janvier 1944, série A, 83-89).

- 40 À titre d'exemple, le vers ci-dessous, avec mes sincères regrets pour la dissection qui va suivre à Joachim Du Bellay : Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village / Fumer la cheminée [...] ?, Du Bellay, *les Regrets*, XXXI (cité par le *Grand Robert*).
- 41 L'exemple fournit un bel exemple de l'enchevêtrement (d'après la théorie de Bühler) du plan *symbolique* et du plan *déictique* et, d'autre part, du type d'énoncé qui, d'après certains praticiens de la macro-syntaxe, dépasse les compétences de la micro-syntaxe. En éliminant tous les éléments d'expressivité et en réduisant celle-ci à l'extrême ou, comme dirait Bréal, « aux mots qui renvoient aux faits », on obtiendrait une assertion (*Darstellung*) : *Je reverrai fumer la cheminée de mon petit village*. L'interrogation rhétorique marque un premier mouvement vers l'expressivité (*Appell*) : *Quand reverrai-je, fumer la cheminée de mon petit village ?* L'inversion du complément indirect, un pas de plus : *Quand reverrai-je de mon petit village fumer la cheminée ?* L'insertion de l'interjection (*Ausdruck*) constitue l'avant-dernière étape, dont la dernière est la disposition en strophes. Il s'agit de ce que Jakobson (qui ajoute des fonctions supplémentaires à la triade de Bühler) définira comme l'expression de la fonction *poétique*⁴⁸, dont l'exemple ci-dessus est à des années lumière de la parole spontanée. On voit se dessiner un écheveau de confusions, qu'on s'attachera à démêler par la suite. Pour l'instant, on retiendra que tous les vocables isolés, même les interjections, sont des phrases potentielles :

Il est une variété de mots dont le trait particulier est de tenir seuls dans une phrase ; on pourrait les appeler *mots isolés*. Ces mots sont : (i) le mode impératif des verbes, « venez » 'come' par exemple, qui équivaut à *Je vous ordonne de* ou *vous invite à venir* ; (2) les 'adverbes' *oui* (yes) et *non* (no), qui équivalent à des propositions affirmatives et négatives ; et (3) les interjections, dont bon nombre, comme par exemple, « alas » (hélas), dérivé de l'adjectif lat. *lassus* ("fatigué"), sont définis à tort comme des sons imitatifs inarticulés, mais qui ont autant le droit à être considérés comme des parties du discours que l'impératif des verbes (Sweet, 1875-1876, 30)⁴⁹.

5.3. Le vocatif

- 42 Aux autres modes allocutifs, exprimés en français et en anglais par le mode impératif et l'injonction, il faudrait ajouter le vocatif, même s'il ne s'agit pas d'un mode, mais d'un cas – encore marqué sémiologiquement dans certaines langues encore, comme par exemple l'irlandais⁵⁰ – dont la particularité est faire transiter le nom, par définition à la troisième personne (celle dont il est parlé), à la deuxième personne (celle à qui il est parlé) :

Ce cas est celui où l'on fait appel à la personne d'une manière allocutive, consistant à s'adresser à elle. Cet appel, emportant avec soi la personne seconde est alors prédominant, par expressivité, et la personne seconde ordinale en devient intégrante. Il en est ainsi dans : *Pierre, vous n'oublierez pas ce que je vous ai dit*. *Pierre* est au vocatif, et le vocatif est, dans le système casuel du nom, la réintroduction, en position intégrante, de la personne ordinale, sous rang second (Guillaume, *Leçon du 28 mai 1948*, série C, 223-231).

- 43 Le vocatif est donc l'équivalent sur le plan nominal de l'impératif sur le plan verbal. Quant à l'interjection, qui n'intègre ni la personne *de qui il est parlé*, ni la personne *à qui il est parlé*, c'est une phrase dont le vecteur est le mouvement expressif, porté à son maximum :

CHAMP LINGUISTIQUE <i>IN TOTO</i>		
	Plan nominal	Plan verbal
Sans rang	Interjection	
2 ^e personne	Vocatif	Impératif

Tableau I

La deuxième personne du vocatif doit être mise à part comme représentative d'un mouvement allocutif ressortissant à la parole – à la manière de s'adresser à la personne – et non à la pensée objectivement analytique. Le vocatif n'est pas un cas de pensée : c'est un cas de parole. De même en français, l'impératif n'est pas un mode de pensée, mais un mode de parole (Guillaume, *Leçon du 11 février 1949, série C*, 99-106).

6. L'élément subjectif

- 44 L'analyse du vers de Du Bellay (ci-dessus § 5.2) montre comment l'enchevêtrement des deux plans, celui de l'énoncé (le plan symbolique de Bühler) et celui de l'énonciation (le plan déictique de Bühler) concernent aussi bien la langue littéraire que la langue parlée spontanée. Le chapitre xxv de l'*Essai de Sémantique*, « L'élément subjectif », décrit toutes les façons dont le sujet parlant intervient comme élément structurant dans l'énoncé (voir *Modèles linguistiques* : 2010, *Mode et modalité III*, 21-24). On y trouve répertoriés l'ensemble des traits, attribués aux récentes « découvertes » de la macro-syntaxe. Car, pour Bréal, ce qu'il appelle le côté subjectif est représenté : « 1° par des mots ou des membres de phrase ; 2° par des formes grammaticales ; 3° par le plan général de nos langues ». C'est ainsi que, lorsqu'il aborde la question des énoncés à un seul mot comme « hélas », sans pour autant contredire l'analyse de Sweet, il place le sujet parlant au centre de son explication.
- 45 Le langage est donc fait de la fusion de deux trames : la trame qui appartient aux faits et la trame qui appartient à l'expression de la subjectivité ou, s'il on préfère, le plan de l'énoncé et le plan de l'énonciation. « Le mélange des deux éléments, d'après Bréal, est si intime, qu'une portion importante de la grammaire en tire ses origines » (237). Bien des années plus tard, Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, « L'homme dans le langage », 264) attire l'attention sur les verbes où *il y a une attitude indiquée et non une opération décrite*. Le système des auxiliaires de modalité en anglais offre l'exemple d'une langue où la grammaticalisation de la subjectivité du sujet parlant est parfaitement achevée. Comparons : *Jane wants to leave her husband* (« Jane veut quitter son mari ») et *Jane ought to leave her husband* (« Jane devrait quitter son mari ») ; dans le premier cas "wants" renvoie au désir du sujet de l'énoncé (Jane) ; le sujet parlant ou énonciateur ne se prononce pas, il rapporte le désir de Jane ; dans le second, le verbe modal "ought" renvoie à l'avis du sujet d'énonciation (moi qui parle) et qui s'engage ; on ne dit rien des désirs et des devoirs de Jane. Il suffit, si l'on a des doutes, d'ajouter la "tag question" :
- Jane wants to leave her husband, doesn't she ?*
Jane ought to leave her husband, oughtn't she ?
- 46 Dans le premier cas je demande une confirmation d'un fait, dans le second je cherche à savoir si mon interlocuteur est de mon avis. Dans le premier exemple, le temps du verbe appartient à l'événement exprimé par infinitif : le désir de Jane est contenu par la

forme du présent ; en mettant verbe au passé, je situe l'événement (le désir de Jane de quitter son mari) avant le présent de parole ("Jane *wanted to leave her husband*") ; mais je n'ai pas cette possibilité avec l'auxiliaire de modalité, qui reste contemporain de l'instant d'énonciation. Dans "Jane *ought to have left her husband*" (« Jane aurait dû quitter son mari »), je me prononce au présent par rapport à un événement passé. Cette manifestation de la subjectivité (cf. Bréal), transcende la différence entre la langue parlée spontanée et la langue écrite.

- 47 Il en va de même pour l'adverbe « appréciatif », si souvent cité comme exemple, pour démontrer que la syntaxe traditionnelle (la microsyntaxe) n'est pas équipée pour expliquer ce que le relie à la phrase qu'il modifie (cf. page 12, §2, « les insuffisances de la micro-syntaxe », article 1 de G. Kaltenböck) :

[1] *Frankly, those reasons are not good enough* (ICE-GB : w2b-013-056)⁵¹
(*Franchement, ces raisons ne sont pas suffisantes*).

Voici ce qu'en dit Bréal en 1897 :

Je prends pour exemple un fait divers des plus ordinaires : "Un déraillement a eu lieu hier sur la ligne de Paris au Havre, qui a interrompu la circulation pendant trois heures, mais qui n'a causé *heureusement* aucun accident de personne". Il est clair que le mot imprimé en italique ne s'applique pas à l'accident, mais qu'il exprime le sentiment du narrateur. Cependant nous ne sommes nullement choqués de ce mélange, parce *qu'il est absolument conforme à la nature du langage* (235, c'est moi qui souligne).

7. Il n'est de science que du général

- 48 Comme John Stuart Mill et Charles Peirce, Sweet se déclare admirateur des Modistes et, d'après les exemples qu'il propose dans *A New English Grammar* (1891), il y aurait tout lieu de croire que la *Logique* et la *Grammaire* de Port Royal figurent également parmi ses lectures, ce qui pourrait expliquer le premier titre de sa monographie de 1875-1876 (« Word, Logic and Grammar »). Le changement du titre l'année suivante en « Language and Thought » est, comme on l'a déjà fait remarquer, la preuve que par *word*, il faut comprendre la forme matérielle et par *thought*, les psycho-mécanismes qui sous-tendent la structuration des langues – Sweet parle à la fois de *logique* et de *psychologie* (« Il faut [...] analyser la relation entre la langue et la pensée, ce qui conduit à étudier les rapports entre langue, logique et psychologie »⁵²). Les termes *logique*, *psychologie*, *pensée* doivent être interprétés dans le contexte de l'époque. Pour Sweet, contemporain de William James et de Charles Peirce, *psychologie* signifie la « science de la vie mentale ». Il part de l'hypothèse que la vie mentale de l'homme est, pour citer Stanislas Dehaene, « régie par quelques principes généraux d'architecture cérébrale » et que le langage se structure autour d'un nombre réduit de lois psycho-physiques. D'ailleurs, sa conception des rapports entre forme et sens aurait pu s'inscrire dans le programme des conférences de 2017 (*Parole, musique, mathématiques : Les langages du cerveau*), proposé par le titulaire de la chaire de psychologie cognitive au Collège de France. Il serait intéressant de découvrir l'apport – hormis bien entendu la confirmation apportée par les expériences de la neurologie – de la conférence « How the brain discovers patterns in sound sequences »⁵³. C'est à cette question, en effet, que Sweet essaie de répondre.
- 49 Pour Sweet – comme d'ailleurs pour la plupart des philosophes – « le cerveau dégage des schèmes récurrents à partir des séquences sonores » grâce à sa faculté de *généralisation*. Les termes *logique* et *grammaire* recouvrent les deux aspects de cette

capacité psychomécanique, qu'il appelle « regroupement associatif ». La logique concerne la capacité générale et transcendante à *établir un rapport*, la grammaire la manière dont une communauté particulières organise les codes qui permettent de classer les vocables en leur assignant une *nature* (partie du discours) et une *fonction* (comportement syntagmatique et syntaxique).

7.1. « Man is an Analogist »

- 50 La pierre angulaire du système est donc la capacité – sans doute propre également, jusqu'à un certain point, aux primates et à d'autres espèces, comme par exemple, les corvidés – à généraliser à partir des ressemblances et des différences.

A. Mot, demi-mot, suffixes et flexions

- 51 Je me propose de revenir au point de départ de Sweet et à son explication de la manière dont le sujet entendant déchiffre la coalescence de sons du groupe de souffle. Rappelons que le groupe de souffle peut être décomposé en syllabes, dont le nombre correspond au nombre de voyelles et, qu'en anglais – langue fondée sur l'alternance de syllabes accentuées et non accentuées – il y a autant de mots que d'accents toniques. Il reste le problème de la répartition des syllabes non accentuées qui, dans la mesure où elles ne peuvent pas être isolées, ne peuvent pas être des mots. Dans la publication de 1876, Sweet les appellent des *demi-mots* ("half words"). C'est par les capacités de comparaison de l'apprenti (par analogie) que s'établira ce que Sweet appelle des *regroupements associatifs* (cf., ici-même, l'article de Philippe Martin, chap. 7) Certaines syllabes non accentuées sont isolées par l'écriture (par exemple les articles), ce qui indiquerait qu'elles ne sont pas complètement vidées de leur sens et, grâce à la comparaison, l'apprenti comprendra intuitivement qu'*a/an* et *the* forment un système qui sert à généraliser et à particulariser le nom qu'ils précèdent systématiquement. Le second trait qui sera remarqué (inconsciemment, bien entendu) est le fait qu'un mot isolé peut être intercalé entre le demi-mot et le mot auquel il est attaché : sont comparés (dhBmæn) 'the man' et (dhBgudmæn) 'the good man'. D'autres syllabes, en revanche, une fois séparées du noyau accentuel, ne veulent plus rien dire du tout, par exemple (di) dans *deviate* (diyvieit). En comparant *deny* (dənai), *depose* (dəpouz), et *deprive* (dəpraiv) (nier, déposer, priver), l'apprenti verra que la syllabe non-accentuée (də) partage la même signification négative, mais, étant donné que les syllabes *ny*, *pose*, *prive* ne peuvent tenir seules ('stand alone') ; il en conclura que *deny*, *depose* et *deprive* sont des unités indécomposables. Ce qui amène Sweet à définir le mot comme « *une phrase ultime et indécomposable* » ("We may, therefore, define a word as an ultimate, or indecomposable sentence").

B. Catégorie grammaticale et catégorie logique

- 52 D'autres critères interviennent, qui conduisent l'apprenti à acquérir la morphologie et la syntaxe de sa langue. Le principe qu'il faut retenir, sans entrer dans trop de détails, est que la mise en place de ces systèmes repose sur le lien indissociable entre *forme* et *sens*, qui dépend à son tour de la faculté psychomécanique à établir et à hiérarchiser plusieurs types de regroupements associatifs : il y a des regroupements associatifs fondés sur la notion de ce qu'on appelle de nos jours des *champs lexicaux* ou *isotopiques*, d'autres fondés sur la position typique occupée dans l'énoncé. C'est ainsi qu'on peut

établir des critères positionnels et sémiologiques pour distinguer entre les syllabes dérivatives (suffixes) des inflexions. Pour Sweet, d'un point de vue diachronique, les « syllabes dérivatives » sont des demi-mots qui ont perdu leur indépendance logique et les inflexions, des demi-mots qui ont perdu leur indépendance phonétique. Ces différents groupements associatifs s'associent pour former des réseaux, par exemple, en anglais les sons 's', 'z', 'iz' peuvent s'associer de trois façons différentes :

FORME	SENS	
	CATÉGORIE GRAMMATICALE	CATÉGORIE LOGIQUE
[s], [z], [iz],	désinence de verbe	personne (3 ^e), nombre (singulier), mode (indicatif), temps (présent),
[s], [z], [iz],	désinence du nom	cas (génitif)
[s], [z], [iz],	désinence du nom	nombre (pluriel)

Tableau II

- 53 Ce tableau illustre, d'une part, l'économie de la morphologie grammaticale anglaise et, d'autre part, la capacité d'abstraction du sujet parlant, qui n'éprouve aucune difficulté à assigner à un seul et même regroupement de sons les trois fonctions séparées, tout en réussissant sans difficulté à inclure des formes irrégulières ('foot/feet', 'child/children', etc.) dans le regroupement associatif qui signale le pluriel du nom. Les expériences menées par les neurologues montrent que le cerveau crée une représentation symbolique séparée pour chacun des trois cas de figure (travaux d'INSERM-neuro-spin).
- 54 Ce résumé, qui mériterait un plus ample développement, appelle deux remarques :
1. dans l'exposé de 1876, on trouve les principes théoriques qui sous-tendent l'analyse structuraliste du langage, aussi bien aux États-Unis (Bloomfield et Hockett) qu'en Europe. Les Scandinaves de l'école de Jespersen, P. Christophersen et A.O. Sandved (*An Advanced English Grammar*, 1969), qui classent les mots d'après des critères flexionnels et positionnels, ne font qu'appliquer les principes de Sweet ; les *allophones* et les *allomorphes* ne sont que des étiquettes pour les regroupements associatifs de Sweet ;
 2. les déductions théoriques de Sweet (hormis son hostilité à l'écriture) sont confirmées expérimentalement par les travaux actuels du laboratoire dirigé par Stanislas Dehaene⁵⁴. La neuro-imagerie (ou imagerie cérébrale) démontre, en effet, la manière dont le cerveau établit des invariants à partir de symboles graphiques disparates (par exemple, A et a) ; il s'agit d'un exemple de regroupement associatif que les structuralistes, par analogie auraient pu appeler des « allographes ».

C. Substances et attributs

- 55 Pour Sweet, comme pour Guillaume, la fonction du langage est de « dire le monde », c'est-à-dire de désigner les *choses* et les *attributs des choses*. Les choses ont deux types d'attributs : les *attributs permanents* (les adjectifs) et les attributs changeants ou *phénomènes* (les verbes). En retraçant l'évolution des langues d'un état primitif à un état évolué, il explique que, dans les langues évoluées, les parties du discours représentées par le substantif (la chose) et les attributs (adjectifs et verbes) doivent se définir formellement : la neige (snow) n'est pas un nom parce qu'il renvoie à une chose, mais parce qu'il peut fonctionner comme sujet d'un énoncé et qu'il se met au pluriel en

ajoutant un 's' (ce sont les critères de Christophersen et Sandved pour le classement flexionnel (1969, 8) et positionnel du nom (op.cit., 62) ; *neige* est donc à la fois un *mot-de-chose* ('a thing-word') et un nom ('a noun') ; *blanc* est à la fois un *mot-de-qualité* ('a quality-word') et un adjectif ; *blancheur* est à la fois un *mot-de-qualité* (a quality word) et un nom (noun). Il s'agit de la distinction que la grammaire anglaise ne reconnaît que rarement, entre *nature* et *fonction*.

- 56 La relation entre une substance et un attribut implique une mise en rapport binaire, dont la première fonctionne comme *support* par rapport à l'autre, qui deviendra l'*apport* ; rien n'empêche l'*apport* d'un support de devenir à son tour le *support* d'un *apport*, ce qui implique le ternaire dans le binaire :

SUPPORT	APPORT	
<i>bête</i>	<i>féroce</i>	
	SUPPORT	APPORT
		<i>extrêmement</i>

Tableau III

- 57 Sweet appelle le support 'the head' et l'*apport*, 'the adjunct'. On peut reformuler cette relation en disant que (i) l'*apport* *se dit du* support (« *féroce* » *se dit de* « *bête* » et « *extrêmement* » *se dit de* « *féroce* »), ou que (ii) l'*apport* *modifie* le support (« *féroce* » *modifie* « *bête* » et « *extrêmement* » *modifie* « *féroce* »), ou encore que (iii) l'*apport* est *subordonné* au support (« *féroce* » *est subordonné* à « *bête* » et « *extrêmement* » *subordonné* à « *féroce* ») ou, comme le dit Gustave Guillaume, (iv) l'*apport* est *incident* au support (« *féroce* » *est incident* à « *bête* » et *extrêmement incident* à « *féroce* »), Il apparaît également que cette relation dépend de la faculté cognitive à généraliser, car l'attribution d'une qualité à une substance implique un mouvement qui va du général au particulier.

8. L'incidence

- 58 Sans pour autant contredire Sweet, il serait plus commode, pour faire la différence entre l'attribution *permanente* (adjectif) et l'attribution *momentanée* (phénomène), d'avoir recours à l'opposition entre le *plan du nom* (l'espace) et le *plan du verbe* (le temps).

Du verbe à l'adjectif, il y a toutefois cette différence que l'incidence de l'adjectif au substantif ou à l'un de ses substituts ne sort pas du plan de l'espace - qui est celui de la catégorie nominale - tandis que l'incidence du verbe à un support externe est d'abord une incidence à la personne ordinale, laquelle est un élément constructif du plan du verbe, auquel elle appartient expressément (Guillaume, *Leçon du 7 mars*, 1947).

- 59 De cette façon, il apparaît clairement que, par rapport au nom, le verbe *ajoute à sa propre signification celle du temps* (Aristote).

CHAMP LINGUISTIQUE IN TOTO		
SUPPORT	ESPACE	TEMPS
	PLAN NOMINAL	PLAN VERBAL
	nom-substantif	(nom du verbe)
APPORT 1 ^{er} DEGRÉ	adjectif	verbe
APPORT 2 ^e DEGRÉ	adverbe	adverbe

Tableau IV

- 60 Ainsi dans '*bête extrêmement féroce*' le regroupement associatif reste dans le plan du nom, alors que si je dis *cette bête rugissait féroce*ment', le regroupement associatif se déploie sur les deux plans, formant une prédication : '*rugissait féroce*ment' est attribué à '*cette bête*', alors que '*féroce*ment' est attribué à '*rugissait*', devenant ainsi « adverbe de verbe » ou, ce que la grammaire scolaire appelle « adverbe de manière ». En figure :

Tableau V : les relations incidentielles

- 61 Disposés ce cette façon, on voit comment, d'une part la mise en rapport d'un support et d'un apport (logique) et d'autre part, le regroupement associatif de mots, flexionnel et positionnel (grammaire) se combinent pour établir une typologie des mots qui, dans les langues indo-européennes, prennent la forme de ce qu'on appelle traditionnellement, les « parties du discours », à savoir, *noms, adjectifs, verbes et adverbes*, etc. C'est un concept qui complète la définition formelle que Sweet estime nécessaire pour les parties du discours. Rappelons que le mot *blanc* est à la fois un *mot-de-qualité* ('a quality-word') et un adjectif, et que *blancheur* est à la fois un *mot-de-qualité* ('a quality word') et un nom (noun). On peut ajouter que *blanc* est un adjectif du fait de son *incidence externe de premier degré* et que *blancheur* est un nom à cause de son *incidence interne*.

On peut donc poser que l'adjectif et le verbe ont en commun de trouver leur incidence en dehors de ce qu'ils signifient. Leur incidence linguistique est externe. Cesse-t-elle d'être externe, du même coup ils deviennent tous deux substantifs. Si je fais le verbe incident à lui-même, il prend la forme infinitive. Qu'est-ce que l'infinitif *marcher*, sinon le verbe dit de lui-même, et non pas d'un sujet. [...] (Guillaume, loc.cit).

8.1. Dire le monde

- 62 Si l'incidence – qui ne veut pas dire autre chose que *dire de* – relève de la linguistique générale, transcendant les langues particulière (on ne peut pas verbaliser sans *parler de...*), le classement des mots en parties du discours et les critères de position et d'intonation sont l'affaire de certaines langues particulières, en l'occurrence les langues indo-européennes. Comme le dit Benjamin Lee Whorf⁵⁵ :

Nous disséquons le monde phénoménal selon les règles imposées par notre langue maternelle. Les catégories et les types que nous isolons dans cet univers ne sont pas immédiatement perceptibles, ils ne nous sautent pas aux yeux ; au contraire, le monde se présente à nous comme un flux kaléidoscopique d'impressions qu'il faut organiser mentalement – processus qui repose sur les systèmes de représentation de nos langues particulières. Nous devons notre façon de découper le monde, de former des concepts, à notre engagement dans un accord collectif, accord respecté par chaque membre de notre communauté linguistique sans exception et que les schèmes de nos langues codifient [...].

- 63 En guise d'illustration, je reproduis ci-dessous sa célèbre comparaison entre le concept *inviter du monde à un repas de fête* en anglais et en nootka, langue amérindienne parlée en Colombie-Britannique. Dans les deux cas on *parle de* la même chose (logique) ou, comme le dirait Gardiner, la *chose signifiée* est la même ; en anglais le prédicat-apport 'invite people to a feast' est dit du sujet-support 'he' ; il s'agit d'une assertion qui peut être décomposée en anglais et en français, d'après les critères de Sweet, en 4 mots : (il) (invite) (des gens) (à un repas de fêtes). Pour Mill, la prédication est activée par la mise en rapport de deux appellations (*names* ou noms logiques), *il* (sujet-support) et *inviter à un repas de fête* (prédicat-apport) ; dans ce genre de phrase, la mise en rapport se fait par le canal de l'inflexion du verbe qui marque la personne, le nombre, le temps et le mode ; en français, la langue orale opère sans marque sémiologique, en anglais le regroupement de ces vecteurs est marqué par 's' et ses allomorphes (voc. structuraliste). La langue nootka, comme l'explique Whorf, exprime le même événement formellement au moyen d'un mot (groupe de souffle, dans le sens de Sweet) composé d'une racine et de 5 suffixes (tl'imshya'isita'itlma) logiquement en termes d'opération (l'agent) et de résultat :

Convier à un repas de fête

- 64 En se repérant par rapport aux accents toniques (peut-être à tort ?), trois idées se dessinent : (i) une nourriture est cuisinée *pour...* (ii) être mangée par des consommateurs... (iii) ...conviés *par* un agent agissant. A première vue l'organisation rappelle celle de la langue basque : l'expression formelle, le support de prédication est rappelé à la fin de l'énoncé. Quant aux relations incidentielles entre les trois idées, ce serait imprudent de se prononcer, tout ce que l'on peut dire est qu'au niveau du « dit », la langue nootka établit l'ordre (i) événement, (ii) bénéficiaires, (iii) promoteur.

Tableau VI : structure logique de la langue Nootka

8.2. Thème et rhème

- 65 Cette disposition fait apparaître que la relation entre un support et un apport, si elle relève de la logique naturelle, est tributaire de l'univers partagé dans le groupe social. Sweet, pour sa part, insiste sur le fait que le sujet et le prédicat se conçoivent simultanément et que la logique formelle confond les conventions des langues particulières (notamment l'anglais) avec l'ordre génétique de conceptualisation. Il serait effectivement difficile de couler la langue nootka dans le moule (S NP + VP) de la grammaire transformationnelle générativiste :
- 66 Cet extrait invite à un certain nombre de remarques, dont la première est que l'exemple choisi par Sweet est du type qu'il condamne lui-même comme « forme stéréotypée de phrase linguistique » (*“stereotyped form of the linguistic sentence”*). Malgré sa nature artificielle, il permet de comprendre le propos de Sweet, dont le point de vue rejoint celui de J.S. Mill. Les deux *idées* ne sont pas instanciées par les noms, 'men' (hommes) et 'bipeds' (bipèdes), mais par les entités que Mill appelle des 'names'. Ces *nominaux* ('nominals'), comme Sweet les appellera par la suite, sont *catégorématiques*, c'est-à-dire qu'ils renvoient à un référent : mental (abstrait) ou phénoménal (concret)⁵⁶. Autrement dit, un *nominal* est une image sonore (le *signifiant* saussurien) qui suscite l'image d'une chose, ou s'il l'on préfère, l'*idée* d'une chose (le *signifié* saussurien)⁵⁷. Dans le cadre de la proposition *Tous les hommes sont des bipèdes*, la première *idée*, le support (*tous les hommes*) et la seconde, l'apport (*des bipèdes*) sont mises *en rapport* ; le qualificatif

tous les, qui modifie formellement *hommes* signale qu'il s'agit de la totalité des hommes ; l'adjectif partitif *des* qui qualifie *bipèdes* (pour Sweet, les articles sont des adjectifs) signale qu'il ne s'agit pas de la totalité des bipèdes. Il faudrait ajouter également – si l'on accepte ce que dit Sweet, à savoir que la conception des deux entités et leur mise en rapport sont *simultanées* – que, très souvent, lorsque les deux *idées* sont actualisées par les langues particulières, les positions respectives du support (*tous les hommes*) et de l'apport (*des bipèdes*) sont informées de signification : si *tous les hommes* sont effectivement des *bipèdes*, *tous les bipèdes* ne sont pas *des hommes* à commencer par les kangourous, du moins tels que je me les représente. Hormis le cas de la définition parfaite (*le cheval est le meilleur ami de l'homme*), en logique, il s'agit d'un mouvement qui va du général (*des bipèdes*) au particulier (*tous les hommes*) ; autrement dit, *être des bipèdes* est un des attributs de *tous les hommes*. Or l'attribut se dit du sujet. Si, dans un moment d'égarement, je dis que *les bipèdes sont des hommes*, je dis par la même occasion que les dinosaures, les chimpanzés, les pingouins, les kangourous et les autruches sont également des hommes et que les carottes sont des fruits, et je passe avec Alice et les fonctionnaires européens de l'autre côté du miroir⁵⁸. Alors, si le positionnement des unités dans les énoncés dépend des conventions de chaque langue particulière⁵⁹, autrement dit, de la *grammaire* d'une langue particulière, c'est-à-dire d'un *savoir appris*, la mise en rapport d'un apport et d'un support relève de la logique naturelle, autrement dit de la *pensée*. C'est en suivant ce raisonnement que Sweet peut, sans difficulté, remplacer 'word' par 'idea' et 'logic' and 'grammar' par 'thought'.

8.3. Le nom se dit de lui-même

- 67 Ce mouvement d'*incidence* (voir Guillaume, ci-dessus) a été longuement étudié par les linguistes-psychologues, comme Karl Bühler, dans le cadre de l'acte de langage. La situation prototypique le plus souvent imaginée est celle d'un geste corporel qui désigne un objet ; ce geste peut être doublé d'un geste de la voix (équivalent à une particule déictique), et l'objet du monde phénoménal est doublé d'un son articulé qui représente l'image acoustique de la chose.
- 68 C'est de cette façon que les linguistes imaginaient l'énoncé fondamental. Gardiner propose un homme, John, qui prononce le nom *rain* à l'attention de son épouse, Mary, en désignant d'un mouvement de la tête la pluie qui se met à tomber (on est en Angleterre !). Bühler propose un homme qui désigne un chapeau en disant "das Hat". Il s'agit de l'expression la plus simple de la fonction représentative (*Darstellung*). Dans un cas comme dans l'autre, il y a mise en rapport d'une unité symbolique (en termes saussuriens association d'un *signifiant* (image acoustique) avec un *signifié* (image mentale) et une chose de l'univers phénoménal. Autrement dit, le nom 'rain' se dit de (= s'applique à) l'eau qui tombe du ciel, et le nom 'Hat' se dit de la chose désignée, dont les traits sémiqes permettent de l'identifier comme appartenant à la classe *chapeau*. Le nom se définit donc par le fait qu'il se dit de lui-même ; de ce fait, il a une *incidence interne*, c'est-à-dire qu'il trouve un support pris dans le champ de ce qu'il est compétent à signifier. La mise en rapport d'un apport et d'un support est le *fondement de la logique naturelle*.

L'incidence à lui-même, à ce qu'il signifie, est une caractéristique – qu'il faut avoir toujours présente à l'esprit – du substantif. Quand je dis *homme*, la signification de ce vocable n'est pas transportable à une autre signification. *Homme* ne trouvera son support – son assiette – que dans le champ connotatif de *homme*. Si je dis *beau*, je

puis, au contraire, en transporter la signification à toute sorte d'autres significations prises en dehors de son champ connotatif. *Beau* se dira de toute espèce de choses. Il suffit, du reste, que je fasse *beau* incident à lui-même, incident à l'entier de son champ connotatif, devenu l'assiette d'incidence, pour que *beau* du même coup devienne un substantif : *Le beau est une image sensible du vrai. Le beau* signifie ici l'ensemble des choses belles, la totalité de ce que connote le mot *beau*, totalité à laquelle je fais dire le mot *beau*, *beau* est devenu du même coup un substantif (Guillaume, loc. cit.).

- 69 L'autre exemple, qui revient souvent chez les linguistes de langue anglaise, est le mot 'fire' en raison de sa polysémie : selon la situation et la courbe intonative, le mot peut fonctionner comme cri d'alarme (« au feu ! » = *Ausdruck*) ou comme un ordre donné aux troupes de tirer (*Appell*). Ces trois cas de figures correspondent, *mutatis mutandis*, à ceux qu'observent les psychologues cognitivistes chez les primates dans les réserves d'Afrique.

9. Conclusion

- 70 La question esentielle qui n'a pas encore été abordée, à savoir la syntaxe de la phrase, fera l'objet d'un développement détaillé dans la suite de cet article. Rappelons que pour Sweet, phrase et mot sont indissociables, le mot étant défini comme *une phrase ultime et indécomposable* ("We may, therefore, define a word as an ultimate, or indecomposable sentence"). Le mot est ainsi un constituant immédiat de la phrase ; une phrase peut être constituée d'un ou de plusieurs mots. Dès lors, comment distinguer alors les phrases des mots ? Encore une fois, le critère déterminant est phonologique : l'accentuation des mots est fixe, mais l'accentuation de la phrase varie en vertu du principe de l'emphase : les mots importants sont marqués par un accent fort. Autrement dit, en termes guillaumiens, l'accentuation du mot relève de l'*expression*, alors que celle de la phrase relève de l'*expressivité*. C'est une définition qui séduit par son originalité et sa brièveté.

- 71 Il faut attendre la parution de *A New English Grammar* (1891) pour une définition plus élaborée :

Le langage est l'expression des idées au moyen de la combinaison de sons articulés en mots. Les mots sont combinés en phrases, ce qui correspond à la combinaison d'idées en pensée.

Cette définition, qui rappelle par certains aspects la définition de la phrase proposée par Arnauld et Lancelot (*Grammaire générale de Port-Royal*, 1660), ainsi que celle de la proposition par Mill (1845), invite le lecteur à mettre provisoirement entre parenthèses la définition phonétique de 1876 ("a word is phonetically speaking a stress-group") et à considérer le discours en tant que *dispositif de prédication*. C'est effectivement l'angle adopté dans la vingtaine de pages consacrées à l'anatomie de la phrase et de ses potentialités syntaxiques (155-176, § 446- § 510).

- 72 Une traduction paraphrastique suivie d'un commentaire analytique paraîtra dans *Modèles linguistiques*, 2018-1 : (« L'ordre des mots »). Il sera montré que, malgré ce que prétend la nouvelle génération d'analystes du discours, dès la fin du dix-neuvième siècle, un modèle syntaxique était déjà en place, qui prévoyait la plupart des trouvailles récentes et, qui plus est, offrait un système cohérent.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNAUD Antoine et LANCELOT Claude (2012 [1660]), *Grammaire générale de Port-Royal* (éd. 1803), Hachette, Paris.
- BELL Alexander Melville (2010 [1867]), *Visible Speech : The Science of Universal Alphabets, Simpkin : Or Self-Interpreting Psychological Letters*, Marshall & Co., London, Kissinger Legacy Reprints.
- BENVENISTE Émile ([1966] 1976), *Problèmes de linguistique générale*, tome 1 et tome 2, Gallimard.
- BLOOMFIELD Leonard (1984 [1933]), *Language*, University of Chicago Press, Chicago.
- BOPP FRANZ (1866-1874) (*Grammaire comparée des langues indo-européennes* par M. François Bopp, traduite sur la seconde édition et précédée d'une introduction par M. Michel Bréal (tomes I-V), Paris, Imprimerie impériale (gallica.bnf.fr/ark)).
- BRÉAL Michel (1982 [1897]), *Essai de sémantique : science des significations*, Imago Mundi, Gérard Monfort, Paris.
- BUTLER Samuel (1928 [1890]), "Thought and Language", *Essays on Art, Life and Science*, The Complete Works of Samuel Butler, Jonathon Cape, London.
- BÜHLER Karl (1918a), « Kritische Musterung der neuern Theorien des Satzes », *Indogermanisches Jahrbuch*, 6, 1-20.
- BÜHLER Karl (1934), *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*. Verlag von Gustav Fischer, Jena.
- CHRISTOPHERSEN Paul et SANDVED Arthur (1969) *An Advanced English Grammar*, Macmillan, Hampshire, United Kingdom.
- DAMOURETTE Jacques et PICHON Edouard (1911-1940), *Des mots à la pensée, essai de grammaire de la langue française*, en 8 volumes, Editions D'Artray.
- ELLIS, John Alexander, Pitman Isaac (1845), "Completion of the Phonotypic Alphabet", *The Phonotypic Journal*, 5 Nelson Place, Bath, Phonographic Institution, vol. 4, no 42, 105-106
- ELLIS, John Alexander, Pitman (Isaac) 1845, *Extension of the Phonotypic Alphabet*, The Phonotypic Journal, 5 Nelson Place, Bath, Phonographic Institution, vol. 4, no 43, June, 121-123.
- FIRTH, J. R. (1948b) "Sounds and prosodies", *Papers in linguistics : 1934-1951*, Oxford Univ. Press, 121-138.
- HOCKETT Charles (1966 [1958]), *A Course in Modern Linguistics*, The Macmillan Company, New York.
- GARDINER Alan Henderson (1922), Définition du mot et de la phrase (traduction de *Modèles linguistique*), *The British Journal of Psychology*, London, 352-361.
- GARDINER Alan Henderson (1963 [1932]), *A Theory of Speech and Language*, Clarendon Press, London.
- GROSSMANN Roland, Michel Bréal (1832-1915) : un homme des marches documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle-/2042/34540/ANM_2008_221.pdf.
- GUILLAUME Gustave (1997), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1946-1947 série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française V*, publiées sous la direction de R. Valin, W. Hirtle et R. Lowe, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie C. Klincksieck, Leçon du 17 avril, série A : 123-129 .

GUILLAUME Gustave (1997), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1945-1946, série A* « Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française », vol. 7, édité par R. Valin, W. Hirtle, A. Joly, Presses de l'Université Laval, Québec, et Presses Universitaires du Septentrion, Lille, *Leçon du 11 février* : 99-106.

GUILLAUME Gustave, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1943-1944, série A*, « Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française », vol. 10, édité par R. Valin, W. Hirtle, A. Joly, Presses de l'Université Laval, Québec, et Presses Universitaires du Septentrion, Lille, *Leçon du 6 janvier 1944, série A*, 83-89.

GUILLAUME Gustave (1973), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale IV*, publiées par R. Valin, Presses de l'Université Laval, Québec, et Klincksieck, Paris, *Leçon du 11 février 1949* : 99-106.

GUILLAUME Gustave (2015) *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1947-1948, « Implicité et explicité en morphologie »*, *Leçon du 7 mars, 1948*, Presses de l'Université Laval, Québec.

HALLIDAY, M.A.K. (1985a), *An Introduction to Functional Grammar*, Edward Arnold, London.

HARRIS James (1967, [1751]), *Hermès*, The Scholar Press, Menston, United Kingdom.

HOWATT, A.P.R et SMITH, Richard (2002), *Modern language Teaching, Volume III, The Reform Movement*, Routledge, New York.

JAKOBSON Roman (1966 [1961]), Center for Advanced Study in the Behavioral Sciences, Stanford, California, pour le volume d'hommage à J.R. Firth, *In Memory of J. R. Firth* (London, 1966).

JOLY André (1983), « Bronislaw Malinowski. De l'anthrologie linguistique à la linguistique anthrologique », *l'Ethnographie*, N°2, 47-60.

JOLY André et O'KELLY Dairine (1991), *Grammaire systématique de l'anglais*, Fernand Nathan, Paris.

LÉON Jacqueline (2011), « De la linguistique descriptive à la linguistique appliquée dans la tradition britannique : Sweet, Firth et Halliday », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 33, fascicule 1, *Linguistique appliquée*.

MALINOWSKI Bronislaw (1963 [1922]), *Les Argonautes du Pacifique occidental*, traduit de l'anglais par André et Simonne Devyver, préface de James G. Frazer, introduction de Michel Panoff, Gallimard (rééd. 1989), Paris.

MALINOWSKI Bronislaw (1923) "The Problem of Meaning in Primitive Languages", dans C. Ogden et I.A. Richards, *The Meaning of Meaning*, Routledge et Kegan Paul, 296-336.

MEILLET Antoine (1912), *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, 1^{re} éd.), Hachette, Paris.

MILL John Stuart (1843), *A System of Logic, Ratiocinative and Inductive*, W. Parker, West Strand, London.

PEIRCE Charles (1931-1935), *Collected Papers*, Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts

JAMES William (1922 [1907]) *Pragmatism: A New Name for Some Old Ways of Thinking*, Longman Green and Company, New York, London.

ROUSSEAU André (2000), « Bühler und die Subjektivität » *Germanica, disciplinarisation*, pp. 69-81;

SAUSSURE Ferdinand de (1916), *Cours de linguistique générale*, publié par Charles Bally et Albert Sechehaye avec la collaboration de Alber Riedlinger, Lausanne-Paris, Payot,

- SHAW George Bernard (1932 [1916]), *Pygmalion: a Romance in Five Acts*, Constable and Company, Limited, London.
- STRANG Barbara (1969 [1962]), *Modern English Structure*, Edward Arnold, London.
- SWEET Henry (1913 [1876]), "Word, Logic and Grammar", *Collected Papers of Henry Sweet*, ed. Henry Cecil Kennedy Wyld, Cornell University Library, digitized in June 2009.
- SWEET Henry (1913 [1877]), "A Handbook of Phonetics", *Collected Papers of Henry Sweet*, ed. Henry Cecil Kennedy Wyld, Cornell University Library, digitized in June 2009.
- SWEET Henry (1955 [1891]), *A New English Grammar*, Oxford, at the Clarindon Press.
- SENIS Angela, 2016, "The Contribution of John Rupert Firth to the History of Linguistics and the Rejection of the Phoneme Theory", media.leidenuniv.nl/legacy/014-senis.pdf de A Senis - 2016
- VENDRYÈS Joseph (2000 [1921]), *Le langage, introduction linguistique à l'histoire*, Evolution Humanité Poche, no° 6, Albin Michel, Paris
- VONK Frank « La Sprachtheorie de Karl Bühler d'un point de vue linguistique », *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue Histoire Epistémologie Langage], Paris, SHESL, 2004,
- WHITNEY William Dwight (1875), *The Life and Growth of Language : an Outline of Linguistic Science*, the International Scientific Press, D. Appleton and Company, New York (1875, *La vie du langage*, Librairie Germer Baillière, Paris).
- WHORF, Benjamin Lee (1956), "Language, Thought and Reality" : *Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*, Cambridge, Mass., M.I.T. and Wiley (212-214).

NOTES

1. Gustave Guillaume, *Leçon du 4 janvier*, 1944, Série A.
2. En guise de conclusion à son article de 1960, en hommage à John Rupert Firth, Roman Jakobson parle, en se référant à Sweet, à Saussure et aux autres, de « savants maudits ». Je préfère, avec un clin d'œil à Malinowski, l'image de vaillants aventuriers de la science du langage – les Argonautes.
3. Nous devons cette qualification ("teaching phonetics to Europe") à l'un des ses compatriotes, C.T. Onions (*Dictionary of National Biography* (1912-1921).
4. La première attestation du mot se trouve dans une lettre à son ami, le philologue italien Angelo de Gubernatis en avril 1879 (cf. P. Swiggers).
5. L'Allemagne a pris la place de Paris comme centre de l'orientalisme vers le milieu du XIX^e siècle.
6. Bréal, comme tout intellectuel qui se respecte, ne persécutait pas ses élèves dissidents. Il avait compris, d'après Louis Havet, que « la filiation spirituelle exclut la ressemblance ». C'est ainsi qu'en 1881, lorsqu'il abandonne son cours des Hautes Études, il désigne, pour le remplacer, malgré leurs différends, son ancien auditeur Ferdinand de Saussure. On imagine que, lorsqu'il quitte le Collège de France en cédant sa place à son ancien élève, Antoine Meillet, il le fait en toute quiétude.
7. La tradition britannique de la phonétique articulatoire, qui remonte au dix-huitième siècle, s'explique par la nécessité, pour les Irlandais et les Ecossais (et sans doute les Gallois) de perdre leur accent, condition indispensable pour être accepté dans la bonne société anglaise. L'Irlandais Thomas Sheridan, filleul de Swift et père du « Beaumarchais irlandais » Richard Brinsley Sheridan, a commencé à exercer ses talents au théâtre à Dublin, avant de devenir professeur

d'élocution et, par la suite, de rédiger une méthode de phonétique. Il en va de même pour le père d'Alexander Melville Bell, qui enseignait la récitation et l'élocution à Edimbourg. Il n'est pas difficile d'imaginer comment on passe du métier d'acteur à celui de professeur d'élocution et de l'élocution à l'orthophonie, puis de l'orthophonie à la phonétique. Le retour de Sweet, après son séjour à Heidelberg, correspond au moment où Bell quitte Edimbourg pour occuper un poste à l'Université de Londres où il enseigne l'orthophonie, avant d'émigrer au Canada. Son *Visible Speech, méthode d'apprentissage pour les sourds* paraît en 1868. Sweet a donc pu assister à ses cours entre 1865 et 1870. Il s'inspire également d'Alexander Ellis (1814-1890) qui, en 1848, avait publié *Essentials of Phonetics*. Dès sa parution, ce premier traité de phonétique devient l'outil incontournable de tous les adeptes de la nouvelle science dialectologique. Sweet s'est beaucoup inspiré du système de notation de Ellis pour son alphabet "Romic".

8. Bloomfield, qui inclut le nom de Saussure dans la bibliographie de la première édition de *Langage* (1933), le supprime par la suite. Le nom de Meillet est effacé dans un second temps. Ni l'un ni l'autre ne figure dans mon édition, qui est de 1961.

9. *Quelques pages sur l'instruction publique en France*, le petit fascicule publié en 1872, où Bréal indique les mesures qu'il estime être les plus propres à régénérer les trois degrés de l'enseignement national, donne lieu à l'ouverture de deux écoles expérimentales, l'École Alsacienne, et le Collège Sévigné. Bréal devient par la suite membre actif de la *Société pour l'enseignement supérieur*, ainsi que de la *Société pour l'enseignement secondaire*. Il publie ses idées dans deux autres fascicules : *De l'enseignement des langues anciennes* (1891) et *De l'enseignement des langues vivantes* (1893) (cf. *Notice sur la vie et les travaux de M. Michel Bréal*, par Gaston Maspero, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1915).

10. Parmi les publications qui ont fait date, on retiendra *A Handbook of Phonetics* (1877), *Elementarbuch des gesprochenen Englisch* (1885), adapté par la suite en *A Primer of Spoken English* (1890) et *The Practical Study of Languages, a Guide for Learners and Teachers*, OUP, 1899. À ce propos, voir également l'article de J. Lyons, « De la linguistique descriptive à la linguistique appliquée dans la tradition britannique : Sweet, Firth et Halliday » (2016).

11. Pour un frontalier comme Michel Bréal, marié à une Allemande, cette guerre était une véritable catastrophe : « L'absolu manque de générosité qui s'est révélé chez les Allemands et particulièrement chez les représentants de la science allemande a été une des plus grandes déceptions de ma vie. Il a fallu descendre de beaucoup de degrés des hommes que je tenais en haute estime » (lettre écrite en 1872 à son ami l'orientaliste italien Angelo de Gubernatis, également élève de Bopp ; cité par Grossmann).

12. Sweet déplorait les "swarms of young program-mongers turned out out every year by German universities", et se plaignait que "no English dilettante can hope to compete with them—except by Germanizing himself and losing all his nationality", introduction de *The Oldest English Texts*, ed. Henry Sweet, London p.v, EETS, 1885.

13. "Sweet are the uses of adversity, /Which, like the toad, ugly and venomous, / Wears yet a precious jewel in his head" (« Doux sont les usages de l'adversité : comme le crapaud, laid et venimeux, elle arbore un joyau précieux sur le front », W. Shakespeare, *As You Like it* (Comme il vous plaira), acte 1).

14. "Word, Logic and Grammar" paraît d'abord dans *Transactions of the Philological Society*, 1875-6 : 470-508. Une seconde mouture, intitulée "Language and Thought", est publiée en mai 1877 dans le *Journal of the Anthropological Institute*. La *Philological Society* est une institution de l'Université de Londres, fondée en 1830 : la revue où publie Sweet est une reprise du premier bulletin, *Proceedings of the Philological Society* (1842-1854) ; il s'agit de la première publication britannique consacrée à l'étude de la langue. Notons que c'est en 1875 – année mémorable – que Bréal entre à l'Académie des inscriptions et Belles lettres. Dans son article en hommage à J. R. Firth (1961), "Henry Sweet's Paths Towards Phonemics" (*Selected Writings*, 1971), Roman Jakobson fait remarquer que, non seulement Sweet est né la même année que Jan Baudouin de Courtenay

(1845), mais qu'ils ont travaillé, simultanément, chacun de son côté, sur les mêmes problèmes. Le rapport sur les travaux de Courtenay sur les liens entre les sons et le sens paraît dans le *Bulletin of Kazan University* en 1877, l'année de la publication du *Handbook of Phonetics* de Sweet. Il ne faut pas oublier non plus la parution en 1875, dans la prestigieuse internationale Scientific Series de *The Life and Growth of Language* de William Dwight Whitney, comme Bréal, élève de Bopp. Notons que 1875 est également l'année de naissance de Joseph Vandryès.

15. Roman Jakobson ajoute à la motivation de Sweet l'échec de ses candidatures successives aux universités de Londres et d'Oxford. Son élection à la présidence de la prestigieuse Philological Society en 1877 devait panser en partie la blessure. (1971, *Selected Writings II, Word and Language*, Mouton, The Hague, 451-467).

16. À la fin du XIX^e siècle, l'analogie de la botanique et de la zoologie, qui avait dominé la discipline depuis la nomenclature binominale de Carl von Linné (1707-1778), a mauvaise presse. La conception organique de la langue, dont un des grands artisans a été Franz Bopp (1791-1867), consistait à comparer les langues à des êtres humains dont on pouvait suivre la naissance, la vie et la mort. Les langues avaient donc des *parents* ; le proto-indo-européen était une des *langues mères*, les langues romanes étaient des *langues sœurs*, l'anglais et le français des langues *cousines*, etc. La nouvelle génération mettait en cause l'abus de cette analogie. Ainsi Bréal, ancien élève de Bopp, déclare : « On a appelé le langage un organisme, mot creux, mot trompeur, mot prodigué aujourd'hui, et employé toutes les fois qu'on veut se dispenser de chercher les vraies causes » (1897, 225). Saussure (1916) dit à peu près la même chose.

17. Le concept de *communication* n'apparaît jamais dans l'œuvre de Sweet. Il aurait été intéressant de savoir ce qu'il pensait de l'essai de l'écrivain Samuel Butler, "Thought and Language" (1890).

18. Dans "Language and Thought", les exemples d'illustration, adaptés pour les anthropologues, sont en orthographe traditionnelle. Par ailleurs, on constate une évolution fascinante entre cette première tentative de transcription phonémique et celle de *A New English Grammar* (1891), qui paraît cinq ans après la fondation à Paris, par Paul Passy, de l'Association Internationale de Phonétique. L'alphabet de 1886, largement inspiré du *romique* de Sweet, adopte la solution inventée par Ellis, qui consiste à réutiliser pour les nouveaux phonèmes les lettres de l'alphabet classique à l'envers (ʌ ʍ ɐ ɔ).

19. Sweet n'utilise pas le terme *phonème*, mais il est clair que son *romique large* tente d'isoler les phonèmes de l'anglais ("only those broader distinctions of sound which actually correspond to meaning in language", 1877 : 103). Pour une analyse de l'évolution de la notion de phonème, cf. J.R. Firth (*Selected Papers*, 52-59 et ici-même l'article d'Angela Senis (109-132). D'après Jakobson (1966 : 464), Bloomfield n'aurait jamais caché qu'il devait ses *traits distinctifs* aux "Significant Sound Distinctions" de Sweet.

20. Le *phonautographe*, première machine à enregistrer le son, est breveté par l'imprimeur français, Edouard Léon Scott de Martinville en 1857. Il sert de base à Thomas Edison qui met son phonographe sur le marché en 1877, deux ans après la publication de la monographie de Sweet. Il est évident que si Sweet en avait eu la possibilité, il aurait travaillé à partir de documents sonores. En 1875, il est contraint d'inventer des exemples, en se fiant aux images empreintes dans sa mémoire.

21. Dans sa conclusion à la préface de sa grammaire (1891), Sweet fait référence à sa monographie de 1875-76, en disant qu'on y trouvera "les germes de beaucoup de « nouvelles idées » réimportées d'Allemagne" (the germs of many "new ideas" which have been re-imported from Germany). Le choix du terme "germ" n'est sans doute pas innocent. Mais si Sweet est sans contestation possible un pionnier, il n'est pas le seul. Ce n'est en aucun cas une voix qui *crie dans le désert*. Hormis Jan Baudouin de Courtenay, Jakobson mentionne Jost Winteler, né un an après Sweet, en 1846, qui publie *Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus in ihren Grundzügen dargestellt* (Leipzig, 1876). Il rappelle également le rôle joué par le latiniste Louis Havet, nommé maître de conférences à la Sorbonne la même année. Selon *Le Grand Robert*, la première attestation du terme

phonème, défini comme « Élément sonore du langage articulé, considéré du point de vue physiologique », remonterait à 1873. Si Sweet n'utilise pas le terme, il est clair que les constituants de son alphabet *romique* sont des phonèmes.

22. Sweet est mort quelques mois avant la création de la pièce à Londres. Voici ce que dit Shaw lui-même : "Pygmalion Higgins is not a portrait of Sweet, to whom the adventure of Eliza Doolittle would have been impossible; still, as will be seen, there are touches of Sweet in the play. With Higgins's physique and temperament Sweet might have set the Thames on fire" (préface à *Pygmalion*, 1916).

23. L'extrait ci-dessous de l'adaptation de *Pygmalion* en comédie musicale, démontre que, par la suite, Sweet aurait profité pleinement de la nouvelle technologie : "HIGGINS. You know, this is rather a bit of luck. I'll show you how I make records. We'll set her talking; and then I'll take her down [points to the chart] first in Bell's Visible Speech, then in broad Romic; [walking over to his main desk at the other side of the room] and then we'll get her on the phonograph so that you can turn her on whenever you want with the written transcript before you. [He switches on the other phonograph on his desk to record]", *My Fair Lady*, Lerner and Lowe, 1956.

24. Il paraît que nous devons l'initiative aux moines irlandais, lors d'une réforme de l'écriture au VII^e siècle. Le latin n'étant pas leur première langue, la *scriptura continua* leur posait des problèmes de compréhension. Il est généralement reconnu que cette représentation analytique, si elle a des avantages, a également des inconvénients : "The linearity of our written language and the separate letters, words, and sentences into which our lines of print are divided still cause a good deal of confused thinking due to the hypostization of the symbols and their successive arrangements", (Firth 1948a : 147, cité dans ce volume par Angela Senis, § 4.3 : 117).

25. La distinction entre *sentence* et *utterance* se trouve chez Alan Gardiner (1934) et Bloomfield (1933) ; Hockett (1958), emploie systématiquement "utterance" (énoncé) pour désigner l'unité de communication de la langue parlée. Quant à son emploi en français, *Le Grand Robert*, qui le situe au milieu du XX^e, définit l'*énoncé* comme « segment de discours (oral : parole, ou écrit) produit par l'énonciation d'un locuteur et dont les limites sont variables selon les critères (phonétiques, syntactiques, etc.) ». On trouve une discussion pertinente dans Barbara Strang (1968, 72-73), qui estime que 'sentence' et 'utterance' ne recouvrent pas le même domaine et propose 'Sentence(S)' pour les exemples de la langue parlée et Sentence '(W)' pour la langue écrite ((S) = spoken ; (W) = written).

26. "If the names of grammatical forms were to be changed whenever their meanings changed, we should have different names for every period and every language. It is much simpler to regard these terms as being what they really are, purely conventional names of forms whose meanings are often vague and sometimes nothing at all". J.R. Firth dit à ce propos : *Le sens d'un mot ordinaire peut changer sans crier gare, mais les termes techniques ne doivent pas être traités de cette façon. Il faut un préavis.* "The meaning of any ordinary word is subject to change without notice, but technical terms must not be handled in that way. Notice must be given." (Firth 1934c, 2, cité par Angela Senis).

27. On voit à quel point le va-et-vient entre les deux langues prête à confusion. En anglais, le mot "proposition" est réservée à la logique ; pour les structuralistes de langue anglaise, "phrase" est un regroupement *exocentrique*, l'équivalent de *syntagme*, alors que *clause* est utilisé pour désigner les composants des phrases complexes et composées (complex and compound sentences).

28. Cette question reste problématique car, dans la préface de sa grammaire (1891, iv), lorsqu'il présente les termes techniques, Sweet élimine le mot 'phrase' de son vocabulaire à cause de sa polysémie.

29. Karl Bühler (1934) insiste également sur l'aspect phénoménal de l'acte de langage, en le comparant à un coup de tonnerre.

30. En 2017, cent ans après la parution du *Cours de linguistique générale*, j'estime pouvoir, sans trahir Saussure, et à l'instar de Guillaume, remplacer *Parole* par *Discours*.

31. D'un point de vue phonétique, le mot se définit comme une unité accentuelle ("a word is phonetically speaking a stress group", 4).
32. Sweet n'a pas choisi un bon exemple. L'enregistrement des deux phrases dans *Audacity*, révèle une mini-pause entre 'come' et 'to-'.
33. La précision *sa version* est importante ; pour Guillaume, qui se situe dans l'abstraction, il s'agit d'une marche du large à l'étroit ; il appelle cette capacité psychomécanique d'opposer le particulier au général, le *tenseur binaire radical*. Pour Sweet, qui ne théorise pas, la généralisation implique la capacité à comparer et à regrouper : « Les seuls phénomènes qui peuvent faire l'objet de règles générales sont ceux dont un trait commun permet de les associer dans l'esprit par le procédé psychologique du regroupement associatif formant ainsi des catégories » ("The only phenomena that can be brought under general rules are those that have something in common by which they are associated together in the mind by the psychological process of group association, by which association groups are formed" (§ 20).
34. La méthode condamnée par Sweet est celle que préconise le structuralisme anglais : « Il est généralement admis que la plupart des descriptions du discours [...] peuvent être avantageusement reformulées en une série de choix binaires ; et que cette série étant peu ou prou ordonnée, elle aboutira rapidement à une définition complète » (Barbara Strang (1969, 43). Autrement dit, ils appliquent à la lettre la méthode de la nomenclature binominale de Linné.
35. "There is one form of charlatany to which I will call your attention, and which is specially insidious and dangerous, veiling itself under the disguise of conscientiousness and accuracy. It may be termed the mechanical view of language, and is based on the assumption that language is not governed by general laws, but consists merely of a mass of disconnected details" (cité par Jakobson en 1961, ma traduction).
36. "Strictly speaking, the grammatical method of resolving a sentence into parts is nothing but a fanciful procedure ; but it is the real fountain of all knowledge, since it led to the invention of writing" Firth 1937 : 15, cité par Angela Senis, 2016).
37. L'article 2 des statuts de la Société de Linguistique de Paris (1866) est explicite : « La Société n'admet aucune communication concernant, soit l'origine du langage, soit la création d'une langue universelle ». L'*Origine des espèces*, qui paraît en 1859, relance le débat amorcé par les Encyclopédistes, dont la plus célèbre contribution reste l'*Essai sur l'origine des langues, où il est parlé de la Mélodie et de l'imitation musicale* (1781) de Jean-Jacques Rousseau. Le développement sur la musique dans la monographie de 1776 donnerait à entendre que non seulement, Sweet l'avait lu, mais que sa conception correspondait plus ou moins à celle de Rousseau.
38. Je note également que, dans une conférence prévue le 27 février de cette année (2017) au Collège de France (« Modularité et traitement non conscient des structures linguistiques : *How the brain discovers patterns in sound sequences* »), la chercheuse Maria Chait (University College, London) propose une explication fondée, non pas sur la démarche hypothético-déductive de Sweet, mais sur l'observation de l'activité neuronale.
39. La recherche récente tend à prouver que les corvidés maîtrisent un système de signalisation sophistiqué, qui permet d'associer deux « idées ». Dans le présent article, nous nous en tiendrons exclusivement, avec regret, à l'expression de la *volonté humaine*.
40. *Les mots dans la pensée, essai de grammaire de la langue* (1911-1940).
41. Cité par Alan Gardiner dans la postface d'un article publié dans le *British Journal of Psychology* en 1922 (voir chap. lit5 dans le présent numéro). L'article de Bühler paraît en 1918 dans l'*Indogermanisches Jahrbuch* (v1), 16 ans avant la publication de *Sprachtheorie*. Le grand public connaît l'*organon* de Bühler par le truchement des *fonctions communicatives* de Jakobson (1960). D'après le philosophe Jacques Bouveresse "La *Théorie du langage (Sprachtheorie)* de Karl Bühler, qui a été publiée à Vienne en 1934, est indiscutablement un des classiques de l'histoire de la linguistique du xx^e siècle. C'est aussi, pourrait-on ajouter, un des classiques de l'histoire de la

philosophie du langage de ce même siècle, et également de l'histoire de la philosophie du langage en général » (lettre du 26 juin, 2009, 29-30, Collège de France).

42. Cette remarque peut sembler superflue, mais il ne faut pas oublier toutes les controverses de la fin du dix-neuvième siècle autour de la nécessité ou non de la présence physique d'une personne écoutante pour valider l'acte de communication (voir Samuel Butler, "Thought and Language").

43. Le schéma de 1934 (p. 28), reproduit par André Rousseau (2000), dans « Bühler und die Subjektivität » *Germanica*.

44. The four elements always present in normal speech, i.e. in speech as used in any social milieu, are (i) the speaker, (ii) the listener, (iii) the things spoken of, and (iv) the actual verbal symbols or words.

45. Dans une conférence donnée dans le cadre de la psychologie cognitive expérimentale ("Communication and Elementary Syntax in Non-human Primates", 02-02-2016 au Collège de France), Klaus Zuberbühler, de l'université de St Andrews, énumère 3 paramètres (référentialité, intentionnalité et coopération) qui semblent étayer les hypothèses de Gardiner et de Bühler (la conférence est consultable sur le site du Collège de France).

46. "The principal types of sentences are statements, affirmative and negative, questions, imperatives with other hortatory forms of speech, and exclamations."

47. Nicole Mausset, membre du comité de lecture, que je remercie vivement, estime que mon exemple d'illustration est mal choisi, car peu vraisemblable

48. Par rapport aux recherches menées par la psychologie cognitive expérimentale sur les mécanismes qui sous-tendent les systèmes de communication des primates, l'autre ajout de Jakobson, la fonction *phatique* (concept qu'il doit à Malinowski), semble appropriée. Le chercheur, Klaus Zuberbühler énumère 3 paramètres fondamentaux : (i) la *référentialité*, définie comme la capacité de doter un son d'un sens référentiel (le *Darstellung* de Bühler), (ii) l'*intentionnalité*, définie comme la volonté de communiquer dans un contexte social donné dans un but précis (*Ausdruck* et *Appell*) et (iii) *coopérativité*, fondée sur ce que la linguistique appelle l'univers partagé ('shared universe') et, de façon plus inattendue, le plaisir de partager ses pensées et son savoir, ce qui correspond justement à la communion phatique.

49. "SENTENCE-WORDS : There are a variety of words which have the peculiarity of always forming a sentence by themselves; they might also be called isolated words. These words are: (1) the imperative mood of verbs, 'come!' for instance, being equivalent to 'I command, or ask you to come'; (2) the 'adverbs' yes and no, which are equivalent to affirmative and negative propositions; and (3) the interjections, many of which, as, for instance, alas I from the adjective lasso, are quite erroneously described as inarticulate imitative sounds, and which have as much right to be considered parts of speech as the imperatives of verbs" (Sweet, 1875-1876, 30).

50. Un nom au vocatif en irlandais est précédé de la particule 'a' : *Merci Jean* se dit *Go raibh maith agat, a Sheáin*, lit. « que soit bien avec toi, ô Jean » ; *Seán*, cas nominatif: *a Sheáin*, cas vocatif.

51. JCE-GB signifie *British Component of the International Corpus of English*. J'avoue ne pas comprendre l'intérêt de ces phrases de corpus ; après plusieurs tentatives infructueuses, j'ai renoncé à essayer d'accéder à la banque de données en question ; à quoi peuvent bien servir ces bribes hors contexte et sans aucune indication sur l'intonation ?

52. "We must then consider language in its relation to thought, which necessitates some study of the relation of language to logic and psychology" (1876, 3).

53. Conférence de Maria Chait de l'Université de London, programmée le 20 février 2017 à 11:00, immédiatement après la leçon inaugurale de 9 h 30 : « La représentation des arbres syntaxiques, singularité de l'espèce humaine ? ».

54. On ne peut que déplorer le décalage dans le temps qui a privé Sweet des travaux de l'INSERM : Unité de Neuro-imagerie des fonctions cognitives (NeuroSpin), et à l'inverse, privé l'équipe dirigée par Stanislas Dehaene d'un collaborateur comme Sweet.

55. “We dissect nature along lines laid down by our native language. The categories and types that we isolate from the world of phenomena we do not find there because they stare every observer in the face; on the contrary, the world is presented in a kaleidoscope flux of impressions which has to be organized by our minds—and this means largely by the linguistic systems of our minds. We cut nature up, organize it into concepts, and ascribe significances as we do, largely because we are parties to an agreement to organize it in this way—an agreement that holds throughout our speech community and is codified in the patterns of our language [...]” (ma traduction : Whorf 1956, 212–214).

56. “Il est évident que Sweet, qui n’aime pas les mots savants, n’utilise jamais le terme *catégorème*. Mais, en citant Sweet (extrait des “Selected Papers”, éd. Wyld, 24), Jakobson (1966) confirme la haute estime dans laquelle celui-ci tenait les Modistes : “I, for one, am strongly of the opinion that our present exaggeratedly analytical methods are a failure compared with the synthetic methods of the Middle Ages, by which sentences were grasped as wholes” (446).

57. Dans un souci de clarté, il convient d’appeler ce que Mill appelle “name” *nom logique*, qu’on opposera au *nom grammatical* (noun). Notons qu’à la différence de Saussure, la « chose » ne peut pas se détacher de l’événement dont le groupe de souffle est porteur.

58. Pour que le Portugal (entré dans l’Europe en 1986) puisse continuer à vendre la confiture de carotte, la Communauté a dû officiellement faire de la carotte un fruit, car la confiture avait été définie comme « un aliment confectionné à partir de fruits ».

59. Il me semble que dans les langues indo-européennes, la copule (si elle est exprimée) doit précéder immédiatement l’attribut, alors que l’ordre thème/rhème dépend de la grammaire de chaque langue. Ainsi en irlandais, où l’apport précède systématiquement le support, on peut avoir *Is fear é* (litt. « est homme lui ») ou *Ó Fear é* avec le même sens. La copule, qui ne s’accorde ni avec la personne ni avec le temps, n’a que trois formes : (i) ‘is’ qui annonce une assertion, (ii) ‘ní’ qui annonce une négation (*ní fear é* : “n’est homme lui”) et ‘ba’ qui annonce une désactualisation : *ba muinteoir é* : “était maître d’école lui” ; *ba mhaith liom* : « serait bien avec moi = j’aimerais »). Dans la linéarité de la phrase, le général va vers le particulier – un mouvement qui va du large (contenant) vers l’étroit (contenu). Cette structure est redéployée lorsqu’il faut thématiser un composant de la phrase : *Tá* (verbe « être ») *tuirseach air* (« est fatigue sur lui ») / *is* (copule) *tuirseach ná brón atá* (relative) *air* (« [c]est fatigue pas chagrin qui est sur lui »). Cela explique pourquoi on peut entendre en Bretagne, où l’influence du substrat persiste *c’est fatigué qu’il est*.

RÉSUMÉS

L’année 1875 est une année clef dans l’histoire de la linguistique : c’est l’année de la parution dans la prestigieuse “International Scientific Series” de *The Life and Growth of Language* (*La vie du langage*) de William Dwight Whitney, l’année de l’élection de Michel Bréal à l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l’année où Henry Sweet présente l’embryon du structuralisme aux membres de la Philological Society de Londres. La version écrite de cet exposé “Word, Logic and Grammar” paraît dans les *Transactions of the Philological Society* de 1875-1876. L’année qui suit la publication de cette monographie paraissent deux publications également importantes : dans le *Bulletin of Kazan University*, le rapport sur les travaux de Jan Baudouin de Courtenay traitant des liens entre les sons et le sens et le *Handbook of Phonetics* de Sweet. L’objectif du présent article est, non seulement de montrer que les bases de la linguistique du xx^e siècle étaient posées une quarantaine d’années avant la parution du *Cours de linguistique générale* de Saussure (1916), mais

aussi de rendre hommage aux grands linguistes novateurs qu'ont été Michel Bréal, Karl Bühler, Alan Henderson Gardiner, Bronislaw Malinowski et Gustave Guillaume.

The year 1875 was a key year in the history of linguistics – the year when the prestigious International Scientific Series published Whitney's *Life and Growth of Language*, the year when Michel Bréal entered the “Académie des Inscriptions et Belles-Lettres” and the year when, in a paper read at the London Philological Society, Henry Sweet presented the embryonic version of structuralism. The written version of this lecture can be consulted in the *Transactions of the Philological Society of 1875-76*. The year following the publication of this monograph, two equally important works were published : the report in the Bulletin of Kazan University of Jan Baudouin de Courtenay's research on the link between sound and sense and Sweet's *Handbook of Phonetics*. The aim of this article is not only to show that the foundation stones of modern linguistics were laid some forty years before the publication of Saussure's *Cours de linguistique générale*, but to render homage to some of the most remarkable pioneers of modern linguistics.

INDEX

Keywords : phonology, word, logic, grammar, broad romic, breath group, subjectivity, predication, intentionality, incidence, parts of speech, spoken language. Henry Sweet, Michel Bréal, Karl Bühler, John Henderson Gardiner, Bron Malinowski, Gustave Guillaume

Mots-clés : mot, phrase, logique, grammaire, romique large, groupe de soufflé, subjectivité, prédication, intentionnalité, incidence, parties du discours, langue parlée Henry Sweet, Michel Bréal, Karl Bühler, John Henderson Gardiner, Bronislaw Malinowski, Gustave Guillaume

AUTEUR

DAIRINE O'KELLY

Member de l'équipe d'accueil Babel EA 2946, co-directeur de Modèles linguistiques
Prof. émérite de linguistique à l'Université de Toulon
dokelly@orange.fr